



Tiré à cent exemplaires.

[illegible]



ESSAI SUR LA PARODIE.

PAR OCTAVE DELEPIERRE.



LA PARODIE

CHEZ LES GRECS, CHEZ LES ROMAINS, ET CHEZ LES MODERNES.



PAR OCTAVE DELEPIERRE.



LONDRES:

N. TRÜBNER ET CIE. 60, PATERNOSTER ROW.

1870.

INTRODUCTION.

T. François de Sales a dit: "Je ne fais pas, cher lecteur, profeſſion d'être " écrivain ; je n'écris que " par rencontre et occurrence, et " afin que tu me ſois plus amiable, " je t'avertis tout naïvement que je " n'écris rien que je n'aie appris " des autres. Ains j'ai une ſuffiſante " excuſe en cela, que je n'ai quaſi " rien tiré de moi-même."

A cela j'ajouterai ce qu'a dit un docte Lyonnais[1] qui ſouvent, mais

[1] *Les Matanaſiennes ;* Lettres ſuivies de notes ſur des riens philologiques, par un petit-neveu du Prieur Ogier. Lyon, Charin, 1837, in 8°.

en vain, a voulu ſe cacher ſous des pſeudonymes : "Le ſort d'une œuvre "littéraire, quoiqu'elle vaille, eſt "quelquefois de n'être point lue. "C'eſt rarement un malheur ; dans "tous les cas on s'en conſole aiſé- "ment, lorſque, ſuivant l'expreſſion "d'un auteur, on a ſu *coopérer* au "deſtin, en ne cherchant qu'une "publicité circonſcrite."



ESSAI SUR LA PARODIE.

A ſatire qui a combattu toutes les tyrannies, féodale, cléricale, monarchique et populaire, a adopté différentes formes ſelon les circonſtances. Le burleſque, la caricature, le groteſque et la parodie ont été ſes armes, mais ces divers genres de ſatire rentrent parfois tellement l'un dans l'autre, que ſouvent il eſt difficile d'en apercevoir la différence.

Eſſayons de montrer ce que fut la parodie chez les anciens, ce qu'elle eſt chez les modernes, et comme elle ſe diviſe en pluſieurs eſpèces.

Définiſſons d'abord avec exacti-

tude ce que nous nous proposons. Lorsque les mots *burlesque*, *caricature*, *grotesque* et *parodie*, s'appliquent à des œuvres littéraires, presque toujours ils présentent à l'esprit un sens presqu'identique, et pourtant il y a entre ces mots une grande différence de signification. Il est d'autant plus nécessaire de définir les mots avec exactitude, que les lexicographes et les critiques sont très peu d'accord entr'eux dans l'explication qu'ils donnent du mot *parodie*.

M. Patin, dans son *Répertoire* (alphabétique) *de la Littérature ancienne et moderne*, 30 vol. in 8°,[1] a inséré, au mot *Parodie*, la définition incomplette des Eléments de Littérature de *Marmontel:* "Le mérite et le "but de la Parodie, y est-il dit, "lorsqu'elle est bonne, est de faire "sentir entre les plus grandes choses

[1] Paris, Castel de Courval, 1825.

“ et les plus petites, un rapport qui
“ par ſa juſteſſe et par ſa nouveauté,
“ nous cauſe une vive ſurpriſe:
“ contraſte et reſſemblance, voilà les
“ ſources de la bonne plaiſanterie, et
“ c’eſt par là que la Parodie eſt in-
“ génieuſe et piquante.” Pluſieurs autres auteurs, qu’il eſt inutile d’énumérer, ne ſont pas plus exacts.

L’excellent dictionnaire de *Richelet*, d’Amſterdam, 1732, contient un aſſez long article ſur la Parodie, dont *Scaliger*, dit-il, a donné cette définition: “ Eſt igitur Parodia Rapſodia
“ inverſa, mutatis vocibus, ad ridi-
“ cula ſenſum retrahens.”[1]

M. E. Littré, dans ſon admirable dictionnaire de la langue Françaiſe, diſtingue fort bien les différentes eſpèces de parodies, et profite, en le citant, de l’article de Richelet:

[1] Jules Céſar Scaliger, au livre 1er, chapitre 42 de ſa *Poétique*.

" Ce ſont des ouvrages en proſe ou
" en vers, où l'on tourne en raillerie
" d'autres ouvrages, en ſe ſervant de
" leurs expreſſions et de leurs idées,
" dans un ſens ridicule et malin.
" La Parodie eſt la fille de la Rap-
" ſodie, c'eſt à dire, qu'elle com-
" mence chez les Grecs, à propos
" des Rapſodies d'Homère."[1]

Littré donne enſuite quatre autres définitions du mot, et la dernière eſt celle où on l'applique à des pièces qui, n'ayant plus aucune reſſemblance avec l'original, l'analyſent ou le réſument en ridicule, telle qu'eſt

[1] Lorſque les Rapſodes chantaient les vers de l'Iliade ou de l'Odyſſée, et qu'ils trouvaient que ces récits ne rempliſſaient pas l'attente ou la curioſité des auditeurs, ils y mêlaient, pour les délaſſer, et par forme d'intermède, des petits poèmes compoſés des mêmes vers à peu près, qu'on avait récités, mais dont ils détournaient le ſens, pour exprimer une autre choſe, propre à divertir le public. C'eſt ce qu'ils appelaient *parodier*, de *παρὰ* et ὠδὴ, *contre-chant*.

la parodie amuſante de *Deſaugiers*, de l'opéra de la *Veſtale*, par *Jouy*.

Dans le Dictionnaire Univerſel de Trévoux, de 1771, in folio, on avait déjà indiqué cinq ſortes de parodies : 1° le changement d'un ſeul mot dans un vers ; 2° le changement d'une ſeule lettre dans un mot ; 3° l'application ſans changement, mais maligne, de quelques vers connus ; 4° des vers dans le goût et le ſtyle de l'auteur qu'on veut parodier ; 5° enfin un morceau, proſe ou vers, d'un auteur, qu'on détourne à un autre ſujet et à un autre ſens, au moyen de quelques changements.

Ces définitions quoique juſtes à pluſieurs égards, ne nous ſemblent pas aſſez inſiſter ſur le caractère diſtinctif de la Parodie, à notre point de vue, caractère très bien exprimé dans un Traité des Belles-Lettres ſur la poéſie Françoiſe.[1]

[1] Par F. M. A. D. M. D. B. D. (Le Père

"La Parodie, fille aînée de la
" satire, est aussi ancienne que la
" poésie même. Il est de l'essence
" de la Parodie de substituer tou-
" jours un nouveau sujet à celui
" qu'on parodie; aux sujets sérieux,
" des sujets légers et badins, en èm-
" ployant autant que possible, les
" expressions de l'auteur parodié."

C'est en effet cette distinction, la substitution d'un nouveau sujet, qui sépare la parodie du genre burlesque ou comique. Ainsi *le Virgile* de Scarron, et la *Henriade Travestie*, ne sont pas des parodies, parceque les sujets ne sont pas changés.[1] C'est seulement faire tenir aux mêmes

de Montespin, Jésuite) Avignon, 1747, in 12°. Ce petit traité curieux est difficile à trouver aujourd'hui.

[1] Voir aussi *L'homme des Bois*, soi-disant parodie de *l'homme des champs*, de Delille; *le Petit Neveu de l'Aretin*, burlesque du 4eme livre de l'Enéide; une imitation comique de l'*Atala*, de Chateaubriant, &c.

perſonnages un langage trivial et bas, ce qui conſtitue le genre burleſque. Deux excellentes parodies ſont le combat des rats et des grenouilles, attribué à Homère, et le Lutrin de Boileau, où tous les ornements de la belle poéſie ſont ajuſtés à un petit ſujet.

Le contraſte entre le langage de Scarron et celui de Virgile eſt loin d'être auſſi plaiſant que celui dont l'eſprit eſt frappé lorſque l'on voit les rats et les grenouilles parler et agir comme les guerriers de l'Iliade, et la femme du perruquier, dans le Lutrin, prendre le ton de l'épopée, pour exhaler ſa fureur, en parodiant les expreſſions de Didon.

Cette diſtinction qualificative de la parodie a été adoptée par M. Victor Fournel, dans ſa *Littérature Indépendante, ou Eſſai de critique et d'érudition ſur le* 17me *ſiècle.* "La parodie," dit-il, "peut ſe con-

" fondre souvent, et par beaucoup " de points, avec le burlesque dont " elle diffère toutefois en ce que, " lorsqu'elle est complette, elle " change le sujet et la condition " des personnages, dans les œuvres " qu'elle travestit.

" Le premier soin d'un parodiste " aux prises avec l'œuvre de Virgile, " est d'enlever à chacun son titre, son " sceptre et sa couronne. Il fait par " exemple d'Enée, un commis-voya- " geur sentimental et peu déniaisé ; " de Didon, une aubergiste com- " patissante, et de la conquête de " l'Italie, quelque grotesque bataille, " assortie à ces nouveaux person- " nages."

On peut encore nommer parodie selon l'abbé Sallier,[1] les vers faits dans le goût et le style de certains auteurs peu approuvés. Tels sont

[1] Mémoire sur l'origine de la Parodie, &c. Dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, année 1733, in 4°.

les vers que Voiture et Sarrafin ont faits à l'imitation de ceux du poète Neufgermain, et le quatrain de Defpréaux, où il a imité le dureté des vers de la *Pucelle* de Chapelain.

Le même Académicien nous donne les règles fuivantes, de la bonne parodie :

" Le fujet que l'on entreprend
" de parodier doit toujours être un
" ouvrage connu, célèbre, eftimé.
" La critique d'une pièce médiocre
" ne peut jamais devenir intéreffante,
" ni piquer la curiofité. Il faut que
" l'imitation foit fidèle, que les
" plaifanteries naiffent du fond des
" chofes, et paraiffent s'être pré-
" fentées d'elles-mêmes, fans avoir
" coûté aucune peine. Elles ne doi-
" vent être ni déplacées ni répandues
" fans ménagement. L'auteur d'une
" parodie doit éviter avec foin trois
" écueils bien dangereux : l'efprit
" d'aigreur, la baffeffe de l'expref-
" fion et l'obfcénité.

" Le style de la parodie doit être " simple et naïf. Il ne faut pas " qu'un auteur espère aucun succès " de ses parodies, s'il n'a pas appris à " distinguer le simple et le naïf, du " plat et du bouffon, et s'il ignore " que le style le moins noble doit " avoir sa noblesse. Les préceptes " que donne Boileau, à l'occasion du " style burlesque, peuvent servir en" core aujourd'hui de préservatif " contre les mauvaises parodies. " Donc pour donner à celle-ci son " véritable caractère, il faut qu'elle " imite fidèlement, sans avoir rien " de servile ni de contraint ; qu'elle " soit sévère sans aigreur ; naïve sans " bassesse ; qu'en un mot, sa plus " grande attention soit de joindre " l'utile à l'agréable."

Si les opinions sur ce qui constitue véritablement la Parodie, ont été si diverses, ainsi que nous venons de le voir, c'est peut-être parcequ'il y a

eu un ſi grand nombre de ſavants qui ſe ſont occupés de ce genre de littérature, tant en France qu'en Allemagne. Un des principaux eſt Henri Étienne qui, outre de nombreuſes remarques dans ſes innombrables travaux philologiques, a conſacré deux ouvrages à la parodie.[1] Dans le premier il explique comment l'idée lui eſt venue de traiter ce ſujet, pour ſoulager l'ennui de la route, un jour qu'il retournait chez lui, à cheval, à la ſuite d'une excurſion à Vienne en Autriche. "Eas "paginas equitans, ad fallendum viæ "tædium ſcripſi." Il commence par expliquer la parodie la plus ſimple, celle qui conſiſte à changer un mot ou deux dans l'un ou l'autre

[1] Parodiæ morales H. Stephani & ejuſdem centonum veterum et parodiarum utriuſque linguæ exempla. 1575.

Homeri et Heſiodi Certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri verſibus conſutæ. 1573.

vers d'un poète grec ou latin, de manière à en changer complètement le sens, ainsi :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi,

devient :

Quidquid delirant medici, plectuntur id ægri ;

ou bien :

Quidquid delirat conjux, id plectitur uxor.

On comprend que ces changements peuvent se faire à l'infini. Henri Etienne remplit 150 pages de ces variations prises dans Virgile, Horace, Ovide, Claudien.

Dans la seconde partie de ce petit traité, l'auteur, après d'assez longs détails sur les Centons, rappelle que les anciens, Diogène le Cynique, Socrate, Platon, etc. ont souvent détourné le sens de quelques vers d'Homère, pour les appliquer à des circonstances différentes. Il donne

enſuite pluſieurs exemples de la parodie grecque et latine.[1]

Dans ſon ſecond ouvrage, H. Etienne préſente des parodies grecques de Matron, d'Hégémon, d'Hipponax, &c., et il ajoute des parodies latines de Jules Céſar Scaliger et de Joſeph Scaliger, ſon fils.

Nous verrons ci après que pluſieurs autres écrivains en France, n'ont pas dédaigné de ſ'occuper de ce genre.

Le ſavant philologue Allemand

[1] C'eſt à cette ſorte de parodie que ſe rapporte l'anecdote de Diogène de Laerte dans *Les vies et doctrines des Philoſophes*, à l'article *Carnéade.* Un des diſciples qui fréquentaient les leçons de ce dernier, nommé Mentor de Bithynia, était devenu ſon rival, et aimait la maîtreſſe de Carnéade qui irrité lui lança dans un de ſes diſcours ces vers, parodiés d'Homère: "Ici habite un certain veillard "bouffi de vanité," (Odyſſ. chant 1er, vers 349), "qui pour l'extérieur et la voix reſſem- "ble à Mentor." (Odyſſ. ch. 2. v. 401.) "J'ordonne qu'on le chaſſe de cette école." (Sophocl. Antig. v. 203). Mentor loin de

Moser a également dirigé, à deux reprises, son attention vers le même objet.[1] Il établit la différence qu'il y a entre la parodie et cinq ou six autres formes de styles qui approchent de ce genre, entr'autres la *Palinodie* ;[2]

se laisser interdire par cette sortie, se leva, et continuant la citation, repliqua : " Il dit, et " celui-ci se leva à l'instant." Puis il quitta la salle.

[1] Geo. Henr. Moser's Parodiarum græcarum exempla ex Aristophane, Plutarcho et Luciano excerpta. Ulm. 1819.

Studien Herausgegeben von Carl Daub und Fried. Greuzer, professoren in Heidelberg. 1809, 8°. Au 6ème vol. se trouve l'essai de Moser : *Ueber die Parodische Poesie der Griechen.*

[2] *Palinodie*, chant à rebours, de Πάλιν et ᾠδὴ. Les anciens appelaient ainsi des pièces de vers dans lesquels on disait le contraire de ce qu'on avait dit dans une pièce précédente. Rollin nous apprend que Stésichore ayant perdu la vue, en punition des vers mordants et satiriques qu'il avait fait contre Hélène, il ne la recouvra qu'après avoir composé une nouvelle pièce de vers, contraire à la première ; ce qu'on désigna sous le nom de *Palinodie.*

puis viennent plufieurs exemples de parodies grecques et latines.

Dans l'Encyclopédie de Erfch et F. G. Gruber,[1] on trouve d'amples renfeignements fur la Parodie chez les anciens, ainfi que de nombreux exemples. Il fait obferver à jufte titre que Flögel[2] en parlant de ce genre a fait un fingulier mêlange de chofes difparates, et s'eft complètement trompé dans fa divifion en fept claffes. Mr. Fred. W. Ebeling a publié à Leipzig, 1869, en 3 vol. in 8°, une hiftoire de la Littérature comique de l'Allemagne depuis le 18ième fiècle. On y trouve beaucoup

[1] Allgemeïne Encyclopädie &c.; Leipfig, 1839. Douzième volume, p. 266. L'article établit une diftinction très jufte entre la parodie et la ftyle burlefque et comique.

[2] Gefchichte der Komifchen Liter. vol. 1. p. 349, et vol. 3, p. 351. Ainfi que Gefchichte des Grotefkkomifchen, p. 107. Fred. W. Ebeling a remanié le travail de Flögel, dont il a donné une nouvelle édition in 8°, avec planches, à Leipfig, en 1862.

plus de développements que dans l'ouvrage de Flögel. Malheureusement dans le chapitre consacré à la Parodie, il confond ce genre avec le burlesque et les poèmes travestis, de sorte que, n'ayant pu examiner tous les auteurs qu'il cite, nous n'avons pas hasardé de citer à faux peut-être les ouvrages dont il fait mention.

N'oublions pas de mentionner aussi la dissertation inaugurale de Weland[1] qui renferme des détails très intéressants sur la matière.

Maintenant que nous avons montré que la Parodie a fixé l'attention des savants de France et d'Allemagne, et qu'elle a une certaine importance dans l'histoire de la Littérature, voyons ce que les anciens nous ont laissé sur ce sujet. Nous examinerons après cela, ce

[1] De præcipuis parodiarum Homericarum scriptoribus, dissertatio inauguralis, 8 de Mai, Gott. 1833.

qu'eſt devenue la Parodie dans les temps modernes.

Outre les Rapſodes Homériques, *Athénée* nous apprend qu'il y eut en Grèce un aſſez grand nombre de poètes parodiſtes. *Eubée*, de Paros, contemporain de Philippe de Macédoine, était un des principaux d'entr'eux. On avait quatre livres de ſes parodies.

Polémon, au livre 12ième de ſon ouvrage ſur *Timée*, regarde *Beotus* et *Eubée* comme d'élégants écrivains parodiſtes dont les plaiſanteries ont beaucoup de ſel, et qui ont même ſurpaſſé leur devanciers.

Matron, autre poète grec, parodia pluſieurs milliers des vers d'Homère, en les appliquant à l'art culinaire et au marché de comeſtibles.

Les uns diſent que ce fut *Hipponax*, le poète comique, qui floriſſait vers la ſoixantième Olympiade, qui imagina cette eſpèce de poèſie.

D'autres veulent que ce fut Hégémon, de Thasos, île de la mer Egée,[1] qui le premier disputa en ce genre le prix aux jeux publics d'Athènes, et y remporta le prix par sa *Gigantomachie*.

La tradition nous apprend que telle fut la gaieté folle qui saisit les auditeurs, lorsqu'il récita ce combat des géants, que malgré la nouvelle qu'on vint apporter au théâtre, d'un grand désastre éprouvé en Sicile, par l'armée Athénienne, le public voulut entendre le poème jusqu'à la fin.

Il nous reste trop peu de choses des parodies d'Hipponax, et d'Hégémon, pour nous permettre de juger de la vivacité de leurs plaisanteries.[2] Plus tard Œnonas, né en Italie, acquit

[1] Il vivait environ 428 ans avant l'ère Chrétienne, et fut l'ami particulier d'Alcibiade.

[2] Voir Homeri et Hesiodi certamen, Matronis et aliorum parodiæ ex Homeri versibus confutæ, par Henri Etienne. 1573, in 8°.

aussi un grand renom par ses parodies des *Citharædes*[1] ou chanteurs publics qui s'accompagnaient de la cithare. Il semble toutefois que c'était plutôt le burlesque qu'il cultivait, car *Aristoxène* nous dit que ce fut lui qui représenta Polyphème chantant des chansons langoureuses et comiques, et Ulysse parlant le langage du bas peuple, lorsqu'il paraît après son naufrage.

Il est très probable que lors même que les parodies d'Hipponax et d'Hégémon eussent été conservées, nous n'aurions pu en apprécier le sel ni la finesse, pas plus que dans une vingtaine de siècles, les habitants d'un pays éloigné, ayant d'autres mœurs et parlant une autre langue, ne comprendront les plaisanteries et le comique du *Charivari* français, ou du *Punch* Anglais.

[1] Athénée, Banquet des Savants, liv. 1er.

Les parodies qui abondent dans les comédies d'Aristophane, sont beaucoup plus intelligibles pour nous, d'abord parceque nous possédons les ouvrages d'Euripide et autres, dont il a parodié les passages, et aussi parceque, grâce à Thucydide et aux auteurs grecs qui nous sont conservés, nous comprenons presque aussi bien l'époque de Socrate et de Cléon, que celle de Louis XIV.

Les dialogues de Lucien de Samosate sont également parsemés d'abondantes parodies d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Le 44[ième] dialogue tout entier: *Jupiter le tragique*, en est rempli.

Dans son *Histoire Véritable*, parodie très ingénieuse et souvent imitée depuis, des contes à dormir debout, de Jamblique et d'Antoine Diogène,[1]

[1] Voir à ce sujet *l'Histoire du roman, et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité*

il s'eſt moqué des hiſtoires extravagantes dont la lecture, à ce qu'il paraît, était de ſon temps, fort goutée.

Lucien lui-même prévient ſon lecteur que parmi tous ſes récits, il n'en eſt pas un qui ne faſſe alluſion à des fictions publiées ſur un ton ſérieux, par des poètes, des philoſophes et des hiſtoriens. C'eſt donc une véritable parodie qu'il a voulu faire.

Le goût de parodier avait pris chez les grecs un tel empire qu'ils l'appliquaient même à la peinture. Nous poſſédons deux vaſes Etruſques où eſt repréſentée en véritable parodie, la viſite de Jupiter à Alcmène.[1]

On doit faire remarquer ici qu'-

grecque et latine, par A. Chaſſang. 1 vol. 8°. Paris, 1862.

[1] Panhofka; Antiques du Cabinet Pourtalès, pl. x. et Winckelmann; vaſes jadis dans la Bibliothèque du Vatican, aujourd'hui à St. Peterſbourg.

Pline, dans ſon *Hiſtoire Naturelle*, liv. 35, rapporte pluſieurs autres exemples.

aucun poète n'a été plus souvent et plus universellement parodié qu'Homère. Il paraît que Timon le Sillographe n'avait pas puisé ailleurs que dans ce poète, les fonds des ses parodies dont il avait composé quatre livres. Les fragments qui nous en restent, en sont une bonne preuve. On appelait ces pièces de vers SILLES parcequ'on y faisait parler Silène.[1]

Les Romains à leur tour adoptèrent ce goût des Grecs, comme on le voit sur les murs de Pompeii et d'Herculanum. Une peinture entre autres représente sous la forme d'animaux, Enée sauvant son père Anchise et son fils Ascagne, des ruines de Troie en flammes.[2]

Les Latins, plus heureux à imiter

[1] Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres. Paris, 1733, in 4°. Tome 7; Discours sur l'origine et le caractère de la Parodie, par l'abbé Sallier.

[2] Pour plus de détails sur ce sujet, consultez un travail très curieux de *Panofka*: " *Parodieen*

que féconds à inventer, ſe ſont auſſi exercés à la compoſition de parodies en vers. Cicéron, dans le ſecond livre de *l'Orateur*, en déſigne différentes ſortes. Parmi celles qui nous reſtent, il en eſt une très vive et très piquante, que Joſeph Scaliger, fils de Jules César Scaliger, a inſerée dans ſes *Catalectes* (Lugd. Batav. 1617, 8vo.).

C'eſt une imitation de l'éloge d'un vaiſſeau, par Catulle, faite à l'occaſion de l'étonnante fortune de *Ventidius Baſſus.* Cet homme, de la plus baſſe extraction et qui avait été muletier, s'éleva peu à peu, grâce à la faveur de Céſar, et finit par arriver au Conſulat. Le peuple romain qui ſe ſouvenait d'avoir vu Ventidius Baſſus gagner ſon pain à ſoigner des

"*und Karikaturen auf werken der Klaſiſchen* "*Kunſt,*" inſéré dans le volume de 1854 des "*Abhandlungen der Akademie der Wiſſenſchaften* "*zu Berlin.*"

mulets, afficha dans les rues de Rome, la satire suivante :

" Accourez tous, augures et arus-
" pices ; un prodige inoui vient d'ar-
" river ; celui qui frottait les mulets
" a été fait Consul."

Au nombre des pasquinades dirigées contre cet homme, est la parodie du *Phaselus* de Catulle ; attribuée à Virgile, de dix sept ans plus jeune que le poète de Sirmium :

Sabinus ille quem videtis hospites,
Ait fuisse mulio celerrimus.

. . . .

Tibi hæc fuisse, et esse cognitissima
Ait Sabinus, ultima ex origine.
Tua stetisse dicit in voragine,
Tua in palude deposuisse sarcinas,
Et inde tot per orbitosa millia
Jugum tulisse ; læva sive dextera
Strigare mulas, sive utrumque cœperat;
Neque ulla vota semitalibus Deis
Sibi esse facta, propter hoc novissimum
Paterna lora, proximumque pectinem.
Sed hæc prius fuêre ; nunc eburnea
Sedetque sede, seque dedicat tibi
Gemelle Castor, et gemelle castoris.

Virgile, comme tous les grands poètes, eut plusieurs détracteurs. Un d'eux parodia, à ce qu'il parait, ses Bucoliques.[1] La première commencait par ce vers:

Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine
fagi?

Et un autre critiquait son style:

Dic mihi, Damæta, cujum pecus? anne
latinum?
Non, verum Ægonis. Nostri sic rure lo-
quuntur.

Quoiqu'il nous reste très peu de chose des parodies des Latins,[2] il n'en est pas moins vrai que Vavasseur a soutenu une thèse insoutenable

[1] Donat, dans sa vie de Virgile, rapporte que: "Prolatis Bucolicis innominatus quidam scripsit *Antibucolica*, duas modo eclogas, sed insulsissimè Παρωδήσας, quarum prioris initium est: 'Tytire,'" &c.

[2] Nous ne mettons point dans cette classe *l'Apocoloquintose* de L. A. Sénèque, qui n'est qu'une apothéose bouffonne dirigée contre l'Empereur Claude.

dans son livre *De ludicrâ dictione*, où il prétend que ni les auteurs grecs, ni les écrivains Latins ne se sont jamais servi du style burlesque ni de la parodie. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce traité, c'est que l'auteur lui-même donne d'un bout à l'autre la preuve du contraire de ce qu'il soutient. " Quid dissimulem, dit il, en " parlant des Grecs, varias Aristo-" phanis, multiplicesque parodias, " quas partim ex Homeri, Pindari, " Æschyli, Euripidis concinnavit ver-" sibus, partim ex diversis aliorum " dictis et sententiis."

Il avoue la même chose de Lucien : Quis, demande-t-il, " epica " Homeri, Hesiodi et aliorum ; quis " tragica Æschyli, Sophoclis, Euri-" pidis comica fecit ?"

Qu'est ce ceci, sinon la parodie ? Et que signifie le *vertebant seria ludo*, de l'art poétique d'Horace ? Les contradictions de Vavasseur sont vrai-

ment étonnantes. Dans un chapitre consacré exprès à prouver que : "Marcus Cicero de ludicrâ dictione "nihil præscripsit," il donne précisément les préceptes de Cicéron sur ce sujet :

"Duplex omninò est jocandi ge-"nus; unum illiberale, petulans, "flagitiosum, obscenum; alterum, "elegans, urbanum, ingeniosum, "facetum."

Après ceci, et plusieurs autres passages de la même signification, comment expliquer la conclusion que Vavasseur tire de son traité en 462 pages in 4to.

"Hîc contendere possevideor quia "nemo veterum adhibuit ridiculam "et jocularem orationem, nemo de "eâ memoravit." Que signifie alors *Ludicra Dictio*,[1] et les *Parodiæ* qu'il avoue qu'on trouve dans Aristophane et dans Lucien ?

[1] *Ludicer*, vel *Ludicrus*, jocularis, lusorius.

Sans parler de l'ancienne parodie du *Phaselus*, citée ci-dessus, et attribuée à Virgile, un autre exemple serait la caustique réponse que fit l'empereur Adrien au poète Florus qui avait dit :

Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas, &c.

et auquel il repliqua :

Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos, &c.

Il est probable que sous les Empereurs, et pendant les deux ou trois premiers siècles de l'ère chrétienne, plus d'un écrivain composa des parodies, mais le temps les a détruites. Ce qui rend cette supposition probable, c'est que les murs de Pompéï

Ludicræ artes sunt quæ ad voluptatem aurium tendunt. *Totius Latinitatis Lexicon J. Facciolati et A. Forcellini.*

nous en ont conſervé quelques unes dans ce que les Italiens appellent *Graffiti,* deſſins ou inſcriptions tracés ſur les murs à l'aide d'un ſtilet ou d'un clou. Il en exiſte un aſſez grand nombre.[1]

Dans la longue période entre l'antiquité et ce qu'on eſt convenu d'appeler le moyen-âge, l'ordre ſo-

[1] On peut en voir des exemples dans l'ouvrage de Mr. Thomas Wright: *Hiſtory of Caricature and Groteſque in Literature and Art.* Londres, 1865, in 4°. p. 33 et ſuiv. La définition préciſe de la Parodie, bien différente de celle de la caricature, doit s'appliquer auſſi à la peinture, à la gravure et à la ſculpture, mais nos limites ne nous permettent pas d'aborder ce ſujet. Nous nous bornons à traiter la Parodie littéraire.

Citons toutefois un exemple curieux, entre mille, de la parodie ſculptée. En 1298, un *imagier* que les chroniqueurs diſent "Célèbre" s'imagine de repréſenter ſur le chapiteau d'une colonne de la Cathédrale de Straſbourg, des figures parodiant toutes les cérémonies de la Meſſe. Un ours portait le bénitier et le goupillon; un loup tenait la croix; derrière lui

cial subit une complette transformation.

Pendant cette époque de transition, les traces de la littérature des parodies nous échappent ; mais il est curieux d'observer comment le clergé commença de bonne heure à imiter les anciens, en parodiant les sujets religieux.

Une des plus anciennes pièces de ce genre, est rapportée par Edelestand du Méril.[1] C'est la parodie du Festin des Noces de Cana, que donne

un lièvre l'éclairait de son flambeau ; l'autre face du chapiteau représentait un âne, revêtu d'habits sacerdotaux, disant la Messe devant un autel sur lequel se voyait un calice, et l'Eucologe entr'ouvert. Le diacre chantant l'évangile, n'était autre qu'un second âne auquel un singe servait de sous-diacre. Ces figures ont été détruites. (Voir *le Bibliophile François illustré*, année 1869, page 82. *L'art satirique d'après les monuments.*)

[1] *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle.* 1 vol. in 8°. p. 193. Paris, 1843.

un roi de l'Orient, nommé Johel.[1] Le nombre des invités eſt conſidérable. Adam prend la première place, et à coté de lui Eve s'aſſied ſur un tas de feuillage. Cain eſt aſſis ſur une charrue, Abel ſur une urne à lait, Noé ſur une arche, Abraham ſous un arbre. Job ſe plaint d'être obligé de s'aſſeoir ſur un tas de fumier; Moïſe a pour ſiège des pierres, Tobie, un lit, Benjamin, un ſac, Jeſus, un puits, &c. Pendant le repas, dont la deſcription eſt une complette parodie, David joue de la harpe, et Marie, du tabor, et Herodias danſe.

A la fin du banquet: "Satura-"tione vini ſopitus jacebat Adam,

[1] Pour rendre le rapprochement plus clair, on lit dans la copie qu'en envoya Rabanus Maurus au Roi Lothaire: "quidam præpotens "rex, habitans in partibus orientis, nomine "*Abbatheos* (Dieu le Père) habenſque unicum "filium vocabulo *Theos*, nuptias ei facere "voluit," etc.

“ ebrius obdormivit Noe, ſatis bibe-
“ rat Loth, ſtertebat Holofernes,
“ ſomnus tenebat Jonam, vigilabat
“ propè gallum Petrus,” &c.

C’eſt à tort qu’on attribue cette pièce à St. Cyprien qui vivait au troiſième ſiècle ; du reſte, quelque ſoit l’auteur de cette Cène, elle n’en eſt pas moins fort ancienne, et elle a d’inconteſtables droits, dit Mr. du Méril, à l’attention des hiſtoriens de la littérature.

Ce ne fut qu’au 11[ième] ſiècle, nous dit l’*Hiſtoire Littéraire de France* (tom. vii. p. 129,) que quelques écrivains donnèrent dans le genre ſatirique, qui juſqu’alors avait été très rare en France. Peut-être le goût leur en vint-il des poètes provençaux qui en faiſaient beaucoup uſage. Mais ſur le pied qu’était alors la poéſie, la ſatire n’avait ni la vivacité ni ces traits agréables que demande ce genre de poéſie.

Dès le douzième ſiècle, il y eut abondance d'écrits ſatiriques de bien des genres, mais on ne rencontre que peu ou point de parodies dans le ſens reſtreint que nous donnons à ce mot. La raiſon en eſt que cette ſorte de parodie eſt la contre partie bouffonne d'une œuvre littéraire populaire ſérieuſe. Or ces écrits ſatiriques ſ'occupaient d'abord de la critique des mœurs, des inſtitutions et des abus en général, mais il n'exiſtait pas d'œuvre littéraire qui fut aſſez célèbre ou qui fixât aſſez l'attention pour qu'on ſongeât à la parodier. D'ailleurs, comme le fait obſerver encore l'*Hiſtoire Littéraire de la France*, (tom. ix. p. 171 de la réimpreſſion,) les auteurs manquaient de preſque tous les talents néceſſaires pour réuſſir dans la parodie.

Ce genre, en général amuſement des littératures vieilliſſantes qui commencent à ne plus reſpecter leurs

plus belles œuvres,[1] est cependant une des formes que prit d'assez bonne heure, tant en vers qu'en prose, l'esprit railleur de nos ayeux. Au treizième siècle on désignait généralement les parodies sous le nom de *Fatrasies*.

Les prières chrétiennes, les cérémonies de l'Eglise, sont parodiées en se servant de la langue que parlait l'Eglise elle-même. Nous avons en latin, dans des manuscrits du siècle de Saint Louis, des facéties où sont calquées, avec une fidélité dérisoire, les paroles consacrées aux offices et aux rites de la Liturgie.

Ainsi on trouve une messe des buveurs dans un manuscrit de la Bibliothéque Harléïenne, No. 913, dont nous extrayons quelques passages seulement.

[1] Histoire littéraire de la France, in 4°, tome xxiii. page 493.

" *Incipit Missa de Potatoribus.*

" Introïbo ad altare Bacchi. *R.* " Ad eum qui lætificat cor hominis.

" Confiteor reo Baccho omnipo- " tenti, et reo vino coloris rubei et " omnibus ciphis ejus, et vobis pota- " toribus, me nimis gulose potasse " per nimiam nauseam rei Bacchi " potatione, sternutatione, oscitatione " maxima, mea crupa, mea maxima " crupa. Ideo precor beatissimum " Bacchum et omnes ciphas ejus, et " vos fratres potatores, ut potetis pro " me ad dominum reum Bacchum, " ut misereatur mei," &c.

" *Oratio.* Tu qui multitudinem " rusticorum ad servitium Cleri- " corum venire fecisti et militum, " et inter nos et ipsos discordiam " seminasti, da nobis quæsumus, de " eorum laboribus vivere et eorum " uxoribus uti, et de mortificatione " eorum gaudere, per dominum nos-

" trum reum Bacchum, qui bibit et
" poculat, per omnia pocula pocu-
" lorum."[1]

Ces traveſtiſſements n'ont épargné ni le *pater*, ni le *credo*, ni le *confiteor*. Dans un manuſcrit du temps d'Edouard III. d'Angleterre, en la poſſeſſion de George Matcham, Eſq. de Newhouſe, comté de Wilts, on lit la parodie ſuivante d'un Evangile :

" *Initium fallacis Evangelii*
" *ſecundum Lupum.*

" In illo tempore cum natus eſſet
" Bacchus in Waltona, in diebus Ed-
" uardi Regis, ecce magni potatores
" de omnibus partibus venerant, di-
" centes ; Ubi eſt qui natus eſt rex

[1] L'Egliſe de Sens poſſédait encore au ſiècle dernier un manuſcrit complet de la meſſe des Fous. C'était un mêlange confus de quolibets, d'alleluia groteſques, de latin bouffon, en un mot la cérémonie complète, mêlée à la licence des Saturnales. Ducange nous a laiſſé dans ſon *Gloſſaire* une analyſe très détaillée de l'office de l'âne d'après le rituel de Reims.

" ribaldorum, dux potatorum, glouti-
" norum, villanorum? Vidimus ſig-
" num ejus in oriente, et in omnibus
" partibus villæ Oxoniæ, et venimus
" cum muneribus adorare eum. Au-
" diens autem hæc, Eduardus Rex
" turbatus eſt, et omnis Oxonia cum
" eo, et convocatis magiſtris pota-
" toribus, diligenter didicit ab eis
" tempus ipſius ſigni quod viderant
" in Oriente. Et ſtatim procedentes,
" viderunt doleum reum Bacchum.
" Et intrantes domum, invenerunt
" doleum plenum, et obtulerunt ei
" munera aurum, argentum et plum-
" bum. Et reſponſo accepto in
" ſomnis, ne redirent ad bonitatem
" per aliam viam, reverſi ſunt in
" miſeriam ſuam. Et cum inebriati
" eſſent potatores, unus eorum ce-
" cidit in lutum, vinum autem per
" os ejus exierat habundanter."

De même que l'Angleterre, l'Allemagne, trois ſiècles avant la Réforme

parodiait les Evangiles pour mieux décrier les exactions de la Chancellerie Pontificale.[1]

Un ouvrage aſſez rare contenant des pièces compoſées en différents temps et par différents auteurs, contre les Papes, les Prélats et les religieux en général, renferme auſſi pluſieurs parodies de ce genre. Sallengre, dans ſes *Mémoires de Littérature*, penſe que cet ouvrage aurait eu pour éditeur Cælius Secundus Curio, ſavant Piemontais qui avait ſouffert en Italie une rude perſécution, parcequ'il était ſuſpect de proteſtantiſme. Quoiqu'il en ſoit, pluſieurs des parodies de ce livre,[2] ſont d'une date très ancienne.

[1] On trouve pluſieurs de ces parodies dans les *Carmina Burana*, Stuttgart, 1847. 8°.; et dans *Poems of Walter Mapes*, publiés pour la *Camden Society*, par le ſavant Thomas Wright.

[2] *Paſquillorum Tomi duo, quorum primo verſibus et rhythmis, altero ſolutâ oratione conſcripta quam plurima continentur ad exhilarandum, &c.* Eleutheropoli, 1544, in 8°.

Voici une violente ſatire contre l'avarice des Papes :

" *Evangelium ſecundum Paſquillum.*

" In illo tempore dixit Papa rapax " Cardinalibus ſuis : cum venerit " filius hominis ad ſedem Majeſtatis " noſtræ, dicat hoſtiarius illi : Amice, " ad quid veniſti ? et ſi perſeveraverit " pulſans, nihil dans, Projicite eum " in tenebras exteriores, ligatis pedi- " bus et manibus. Cardinales vero " dixerunt ei : Magiſter, quid faci- " endo poſſidebimus pecuniam ? Ille " verò reſpondit : In lege ſcriptum " eſt : Diligite aurum et argentum " ex toto corde veſtro, et ex totâ " animâ veſtrâ, et pecuniam, ſicut " voſmetipſos. Hoc facite et vivatis. " Hoc enim mandatum do vobis, ut " quemadmodum ego facio, ſic et " vos faciatis. Tunc venit ad curiam " quidam clericus valde pauper qui " oppreſſus ab epiſcopo ſuo erat.

" Non poterat intrare ad Papam
" quia pauperrimus. Tunc hostiarii
" percusserunt eum, dicentes : Vade
" retro, Sathanas, quoniam non sapis
" quia pauper es, non licet enim in
" conspectu Dei nostri Papæ quem-
" quam vacuum apparere. . . . .
" Tunc venit paulopost quidam
" Episcopus Symoniacus, impingna-
" tus, qui per seditionem homicidium
" fecerat, et erat valdè dives. Car-
" dinales autem clamaverunt cum
" viderunt eum, dicentes : Benedic-
" tus qui venit in nomine auri et
" argenti. Tunc episcopus ille apertis
" thesauris suis, primò hostiariis,
" secundò Cardinalibus munera pre-
" tiosa et vestes pretiosas obtulit, et
" camerariis et Cancellariis, et arbi-
" trati sunt quod plus essent accep-
" turi. At ille volens se justificare,
" dedit decem talenta. Audiens hoc
" Papa qui ad mortem infirmabatur,
" lætatus est valdè, et conversus ad

" Cardinales, ait illis : Amen, amen, " dico vobis, non inveni tantam " fidem in Iſrael et omni Judæâ. " Tranſit Epiſcopus primam et ſe- " cundam cuſtodiam, et venit ad " portam quæ ultrò aperta eſt illi. " Videns autem quod Papa infirma- " batur ad mortem, ad lectum ejus " aurum et argentum miſit, et ſtatim " liberatus eſt homo, et Papa ſur- " gens dedit gloriam auro et argento, " et oſculatus eſt eum, dicens : Benè " hùc veniſti. Cardinales vero una- " nimiter et concorditer dixerunt : " Verè hic homo juſtus eſt ; et Papa " reſpondit : Si quid petierit in no- " mine auri et argenti, fiat ei.

" Tunc Papa ſedens pro tribunali " in loco qui dicitur *Philargaritha*, " quod eſt interpretatum *Avaritia*, " dicebat Cardinalibus ſuis : Beati " donantes et qui poſſedunt pecu- " niam, quoniam ipſorum eſt Curia " Romana ; et qui non habet in-

" duatur confusione et sit vobis sicut
" Ethnicus et Publicanas. Expedit
" enim ei ut mola asinaria suspen-
" datur ad collum ejus et projiciatur
" ad profundum maris. Et iterùm
" videte ne quis vos seducat: qui-
" cumque vult pecuniam dare, ad nos
" eum introducite, et qui eam habet,
" obtinebit quodcumque petit, et qui
" non habet, anathema sit. Cardi-
" nales autem dixerunt: Hæc omnia
" servabimus totâ virtute nostrâ.
" Audiens hoc Papa, miratus est valde
" dicens: Amen, amen, dico vobis,
" non memini tantam fidem in
" Hierusalem, quantam in vobis.
" Hoc autem facite in auri comme-
" morationem. Exemplum enim re-
" linquo vobis ut quemadmodum ego
" facio, sic et vos faciatis et rapiatis."[1]

[1] Cette parodie a été également insérée par Edel. Du Méril dans ses *Poésies populaires latines antérieures au XII^ieme siècle*, mais d'après un texte moins complet que le nôtre.

Des parodies du même genre ſe trouvent dans divers recueils. En voici une ſur le généalogie du Pape.

" Liber generationis Antichriſti
" filii diaboli. Diabolus genuit Pa-
" pam, Papa verò genuit Bullam;
" Bulla verò genuit Ceram; deindè
" Cera genuit Plumbum, Plumbum
" verò Indulgentium, &c.

" Invidia verò genuit tumultum
" ruſticorum, in quo revelatus eſt
" filius Iniquitatis qui vocatur Anti-
" chriſtus."

La langue françaiſe fut employée de bonne heure à ces ſortes de parodies. Ainſi nous avons le *Pater-noſter de l'uſurier*, celui du vin, de l'amour, &c., le *credo du Ribaud*, &c.[1]

Aux 13ième et 14ième ſiècles les

[1] Au 9ième vol. du *Recueil des Poéſies Françaiſes des XV et XVIième ſiècles*, par Anatole de Montaiglon, Paris, 1865, in 12°, ſe trouve une chanſon parodie du *Pater* et de *l'Ave*, et au 7ième vol. un *Noël* ſatirique qui parodie les formes de la Meſſe.

chansons de Gestes, cette forme primitive de l'Epopée, commencèrent à faire sentir leur monotonie. On finit par s'en lasser, et l'opposition populaire contre la chevalerie, grandissant de jour en jour, bientôt parurent la véritable Parodie, et les travestissements de ces poèmes, œuvres de l'esprit enthousiaste et guerrier.

Sous le titre de *Dit d'aventure*, nous trouvons au 13ième siècle un pendant à *l'histoire véritable* de Lucien.

Dans une de ces forêts enchantées dont le description est calquée d'une façon ridicule sur celle des épopées, cinq brigands frappent le héros, de leurs épées et de leurs poignards, mais sans le blesser, et le laissent attaché à un arbre. Puis une louve avec ses douze louveteaux, le délie, et ne lui fait aucun mal. Traversant ensuite une profonde rivière, sur une étroite planche, il tombe, et lorsqu'il a fait trois ou quatre lieues

dans le courant, il ſe trouve arrêté dans une naſſe de pêcheur. Celui-ci meurt d'effroi, en voyant notre héros s'élancer ſur la rive. Une horrible tempête éclate alors, et vomit ſur la terre un monſtre qui ſaiſit le voyageur par la tête, et l'avale auſſi facilement qu'il eut fait une ſouris morte, ou une alouette. Un grand taureau ſauvage perce le monſtre d'un coup de corne qui pénètre juſqu'en ſes entrailles, et atteint même légèrement l'épaule du véridique voyageur, encore enfermé dans cette affreuſe priſon. Après avoir exprimé la joie de pouvoir enfin reſpirer, le narrateur ſe refuſe, dit-il, à pourſuivre ſon incroyable hiſtoire parcequ'il craint de paſſer pour menteur.[1]

[1] Les volumes 23 et 24 de la continuation de *l'Hiſtoire Littéraire de la France* citent pluſieurs de ces parodies. Un plus long poème que le précèdent, celui d'*Audigier* parodie d'une manière plus directe encore et plus outrageante les romans d'aventures, les

Dès le treizième ſiècle paraît la parodie politique auſſi bien que la parodie littéraire. Deux pièces en vers français parodient aſſez gaiement

combats et les amours des Paladins, et les vieux récits, à la gloire des héros de Charlemagne et d'Arthur.

L'auteur commence par nous faire connaître les père et mère d'Audigier. Le comte *Turgibus* ſon père, à la chair jaune, pâle et bouffie, au col grèle et long, comme celui d'une autruche, grand homme de guerre, qui perce avec ſa lance les aîles d'un papillon ; auprès de lui, ſon aimable moitié, Rainberge qui était borgne et teigneuſe ; enfin Audigier qui eſt un type achevé de laideur, de maladreſſe et de groſſièreté. Une âneſſe, une vieille chienne et une chatte borgne, annoncent par un terrible vacarme la gloire future du héros. Il eſt armé chevalier et vient eſſayer la force de ſon bras contre une vieille mégère du voiſinage, eſcortée de ſes trois filles, antithèſe vivante des trois grâces. Le pauvre Audigier eſt battu, empriſonné et n'échappe qu'après une honteuſe punition. L'intention du parodiſte eſt d'autant plus préciſe qu'il reproduit exactement les longs couplets monotones des anciens poèmes, leurs répétitions de détails, la forme des vers, &c.

les traités conclus par Philippe Augufte et Louis XI., avec les comtes de Bretagne.

Une autre morceau en profe : *La charte de la paix aux Anglais*, donne la parodie des proclamations à fon de trompes, à laquelle s'amufaient parfois les jongleurs, pour faire rire le peuple, immédiatement après la proclamation des hérauts d'armes.

Vers cette époque parut auffi le *Pfautier de Marie* qui tient à la fois de la parodie et du centon. Il a été attribué à Saint Bonaventure, dit le *docteur Seraphique*, général de l'ordre de St. François, mort en 1274; mais l'idée qui préfide à ces modifications femble trop profane pour qu'elle entre dans l'efprit

Le nom d'*Audigier* refte populaire au moyen âge, comme une injure à l'adreffe des gentilshommes dégénérés.

Voir *La Satire en France au moyen âge*, par C. Lenient. Paris, 1859. 1 vol. 8°. page 132.

d'un savant théologien, aussi grave que Saint Bonaventure.[1] C'est une version de quelques psaumes de David, où, comme dans le *Petrarca Christianus* de Hieronyme Maripetro, on substitue le nom de Marie à celui du seigneur.

Certaines Hymnes et Cantiques de l'Eglise ont également été changés, ainsi que le *Credo* d'Athanase et le chant des trois enfants dans la fournaise.

Voici une parodie d'un hymne à la Vierge d'après un manuscrit du XIVième siècle.

Ave, color vini clari,
Ave, sapor sine pari,
Tuâ nos inebriari
Digneris potentiâ.

Ave, felix creatura
Quam produxit vitis pura;

[1] C'est probablement parcequ'il fut un grand propagateur du culte de la Vierge, qu'on inséra ce psaume dans l'édition de ses ouvrages en sept volumes, sans que l'éditeur s'aperçut de l'inconvenance de cette pièce.

Omnis menſa ſit ſecura
In tuâ preſentiâ.

Felix venter quem intrabis,
Felix lingua quam rigabis,
Felix os quod tu lavabis
Et beata labia !

Il y a trois verſions de cette parodie, écrites à des époques diverſes, dans trois pays différents, preuve de la grande popularité dont jouiſſaient ces parodies. Edel. Du Méril, dans ſes recueils de poéſies populaires latines du moyen âge, cite pluſieurs pièces de ce genre, entr'autres une parodie bachique du pſaume xcv, en Allemand et en Latin, publiée d'après un manuſcrit du XVième ſiècle, dans le *Liederſaal* de M. Von Laſsberg (liv. 2, p. 677).

Peut-être la plus célèbre de toutes les parodies latines de ces temps, eſt *L'Apocalypſis Goliæ Epiſcopi*, ainſi nommé par alluſion à l'Apocalypſe de Saint Jean, parceque le poète ſe

représente comme enlevé au ciel dans une vision, et révélant les vices des différentes classes du clergé, en place des destinées de l'Eglise du Christ. Cette pièce fut imprimée dès l'origine de l'invention de l'imprimerie.

Déjà au treizième siècle, cette coutume de parodier devait avoir été bien loin, puisque le Concile de Trèves fit défense aux clercs et aux étudiants de parodier certaines parties de la messe.[1] Pour bien comprendre les développements que prit la Parodie durant les siècles qui précédèrent la Renaissance, il faut surtout avoir recours aux *Carmina Burana*,[2] aux

[1] Item, præcipimus ut omnes sacerdotes non permittant Trutannos et alios vagos scholares, aut Goliardos cantare versus super *Sanctus* et *Angelus Dei*, in missis, &c. Apud Marten. et Durand. Ampliss. Coll. VII. col. 117.

[2] Ce recueil, devenu rare, fut publié en un volume in 8°. à Stuttgard, par le société lit-

ouvrages du ſavant Anglais Thomas Wright,[1] et à ceux d'Edel. Du Méril déjà cités.

La poéſie ſatirique du moyen âge finit avec Villon, et s'éteignit triſtement au ſein d'un épais matérialiſme, dit à juſte titre *C. Lenient*;[2] la proſe au contraire prend une plus vive et plus fraîche allure; mais nous n'y trouvons guère de parodies, car on ne peut regarder comme tels les paſſages même les plus burleſques des ſermons de Menot, de Raulin et de Maillard.[3]

téraire de cette ville, en 1847, d'après un manuſcript de Munich du XIII[ième] ſiècle, qui provenait d'une abbaye de Bénédictins en Bavière.

[1] *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, collected and edited by Tho. Wright. Londres, 1841. *Reliquiæ Antiquæ*. Scraps from ancient manuſcripts, &c. London, 1841, deux vol. 8°. Tome 2[ième] page 208.

[2] *La Satire en France au Moyen Age*, chapitre 19.

[3] M. Geruzez a même cherché a établir

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la mordante satire seule ait occupé tout le terrain, à l'exclusion de la parodie, plus joviale de sa nature, car la Réforme approchait ; on était à la veille d'un grand déchirement social et religieux. Pour retrouver la parodie, il faut aller jusqu'au siècle de Rabelais, c'est à dire, jusqu'à la naissance des temps modernes.

La dernière moitié du quinzième siècle fut l'époque où les formes de la littérature du moyen âge, si nous pouvons nous exprimer ainsi, changèrent, pour mieux s'adapter à un nouvel état social.

La tourmente qui agita le seizième siècle, dès son commencement, fut très favorable au développement de la satire, et l'on pourrait peut-être considérer comme d'excellentes paro-

dans ses *Etudes Littéraires* que c'étaient de graves et sérieux théologiens, dont quelques passages sont dignes de Bossuet.

dies les *Litteræ obſcurorum virorum* et quelques paſſages de la *Satyre Ménippée;* mais nous nous en tiendrons aux pièces qui rentrent plus ſpécialement dans la définition de la parodie que nous avons donnée au commencement de cet eſſai.

Elle fut employée en proſe et en vers, dans un petit volume aſſez rare, et rempli de détails ſcandaleux ſur les Papes, intitulé: "Le Syndicat "du Pape Alexandre VII. avec ſon "voyage en l'autre monde."[1]

On y trouve entr'autres, quelques verſets des pſaumes adaptés, d'une façon ſatirique, à Meſſeigneurs les Cardinaux.

Pluſieurs des anciens auteurs latins ont été parodiés aux 16ième et 17ième ſiècle; mais nul ne l'a été auſſi fréquemment que Catulle, au point que plus d'une fois, on a réuni ces

[1] 1669. Elzevier. Attribué avec grande vraiſemblance à Greg. Leti.

parodies en un volume. Nous commencerons donc par donner ici tout ce que nous avons à dire sur ce sujet.

Mr. Noël, dans ses notes sur le *Phaselus* de Catulle, cite la collection de parodies latines, sur diverses pièces de ce poète, par *Sixte Octavien*, et publiée deux fois, à Lyon en 1593, et à York en 1579. Il en donne une courte analyse, et comme les deux volumes du Catulle de Noël se trouvent facilement, nous nous contenterons d'y renvoyer. *Fabricius*, dans sa *Bibliotheca Latina*,[1] parle d'une collection beaucoup plus considérable que celle de *Sixte Octavien*. C'est celle qu'*André Senftlebius* a mise à la suite d'un commentaire sur la pièce dont il s'agit, et où les parodies sont au nombre de plus de cinquante.

Parmi les parodies oubliées par Noël, s'en trouve une à la page

[1] Edition Ernest. t. 1, p. 98.

312 des *Gilberti Jonini Epigrammata*,[1] et une autre par le Dr. *Petit Radel*, dans ſes *Amours de Pancharis*,[2] ainſi que celle d'Iſaac Pontanus, intitulée *Parodia Catulliana*.[3]

Le recueil de *Senftlebius* a, de ſon côté, oublié une pièce dont voici le titre : *In Juſtum Lipſium graviſſimo et periculoſiſſimo morbo laborantem, Fr. Nantii parodia*.[4]

Il eſt permis de s'étonner que *Noël*, curieux chercheur comme il l'était *talium deliciarum*, n'ait point connu la compilation de *A. Senftlebius*, auſſi bien que le recueil de *Sixte Octavien* dont il avait ſous les yeux les deux éditions, car il remarque que la deuxième eſt augmentée de deux parodies. " Mes

[1] Lugduni, 1634, in 12°.
[2] De Amoribus Pancharitis et Zoroæ.
[3] Page 19 de ſes *Poematum* Libri VI. Amſtelod. Janſſon, 1634, in 12°.
[4] Lugd. Batav. 1588, in 8°.

" recherches, ajoute-t-il, m'en ont " fait découvrir plusieurs autres," et il en signale treize que ses devanciers avaient négligé de recueillir, ou peut-être ignorées.

Il y avait toutefois de quoi allonger beaucoup le supplement dû à l'estimable traducteur de Catulle. Par exemple il ne cite nulle part un seul hémistiche du *P. Bern. Stefonio.*[1] Ce Jesuite a parodié trois fois le *Phaselus.* Une des pièces est sur l'Enfant Jésus dans la crèche, et les deux autres en l'honneur de Saint Louis de Gonzague.

Signalons aussi *Henelius von Hemfeld* qui donna cinquante parodies de divers auteurs, sur le *Phaselus.*[2]

Comme *Juste Lipse*, *Tobie Scultet*

[1] Ce même poète a également parodié le *Carmen ad Dianam*, dont il a fait une hymne au Christ.

[2] Phaselus Catulli et ad eundem parodiarum a diversis auctoribus scriptarum, decades quinque. Lipsiæ, 1642, in 8°.

s'eſt fait parodiſte de *Catulle*, pour célébrer le Philoſophe *Sénèque*, qu'il appelle *le Platon des Romains.*

Avant lui le Cardinal Jérôme Aléandre avait pris pour objet d'un ſemblable hommage, le ſavant *J. B. Guarini :*

Guarinus ille quem videtis Cœlites
Fuiſſe fertur omnium vatum optimus, &c.

Aucune peut-être des nombreuſes parodies du *Phaſelus* n'eſt plus piquante que la métamorphoſe en toupie du jeune *Alcon*, jadis docile amant d'une beauté capricieuſe :

Turbo rotari quem videtis oſſeus,
Sonante lori qui flagello flexilis
Gyros adactus implicat volubiles, &c.

Les jolies pièces *Ad paſſerem Leſbiæ* et *Luctus in morte paſſeris*, ont auſſi donné lieu a plus d'une parodie. Celle de *Meliſſus*, poète latin de l'Allemagne, a pour objet une

planche de navire à l'aide de laquelle il avait échappé à un naufrage.

Scevole Sainte Marthe a eu la bizarre idée de parodier Catulle, comme Martial aurait pu le faire dans ſes épigrammes libres.

Noël cite la pièce.

Le poète Maynard a auſſi compoſé pluſieurs parodies ſur les vers *ad Leſbiam*, dont une très licencieuſe.

Au nombre des recueils qui renferment des Parodies de Catulle, n'oublions pas les Parodies déjà citées d'Henri Etienne, qui en a compoſé lui-même une très plaiſante ſur la mort d'un ivrogne :

Lugete, o calices, Cupedineſque
Et quantum eſt hominum bibaciorum,
Veſter mortuus eſt ſodalis ille,
Quem plus quiſque oculis ſuis amabat,
Nam rex veſter erat, ſuumque norat
Bacchum tam bene quam puella matrem.
Nec ſeſe a Bromio ſuo movebat,
Sed circumſpiciens modò hùc, modò illùc
Ad ſola illius arma geſtiebat.
Qui nunc it per iter ſiticuloſum,

Illuc vina negant ubi videri.
At vobis bene ſit bonæ tenebræ
Orci, quæ hæc citò monſtra devoraſtis :
Tam fœdum barathrum meri abſtuliſtis,
O factum bonum, o bonæ tenebræ !

Si, entre les poètes latins, Catulle a eu le plus grand nombre d'écrivains, dans les temps modernes, qui l'aient parodié, Horace, comme poète lyrique, a particulièrement attiré leur attention, et trois pièces ont été ſpécialement pour eux, l'objet ou l'occaſion d'une eſpèce de concours d'imitateurs-parodiſtes.

Ce ſont les odes :

1°. Donec gratus eram tibi, &c.
2°. Quem tu, Melpomene, ſemel, &c.

Ces deux bijoux adorés de Scaliger, et

3°. Beatus ille qui procul negotiis, &c.

Le dialogue d'Horace et de Lydie a été parodié à l'envi, tantôt par de pieux aſcètes, tantôt par de joyeux buveurs.

Le savant *David Hopp*,[1] invité a faire une épithalame, a la singulière idée de mettre en scène Isaac Halbach, diacre Luthérien, s'entretenant, à la veille d'un second mariage, avec l'épouse qu'il a perdue et à laquelle il a voué d'éternels regrets.

Plus loin, il fait une longue parodie de la première satire de Juvénal; bizarre composition où il déclame contre l'insubordination de la jeunesse, et l'abusive condescendance des pères de famille, double cause de misère pour les instituteurs. Il s'écrie :

Semper ego aspiciam tantum, nunquamne reponam
Vexatus toties pravæ improbitate juventæ? . . .

Cela ne l'empêche pas, par une quasi-palinodie de s'inspirer d'Horace pour vanter la vie d'instituteur dans une épode intitulée *Commendatio Vitæ Scholasticæ* :

[1] *Parodiæ Horatianæ.*

Beatus ille qui procul negotiis
Ut docta gens ſcholarium,
. . . . Juvat
Videre doctos ſedulam pubem libros
Studio legentem fervido. . . .

Dans une autre de ſes parodies *David Hopp*, au lieu de célébrer le pouvoir de l'auguſte Melpomène, s'adreſſe, en débutant, à Tiſiphone, pour arriver à dire que le ſang d'un fait homme Dieu nous a affranchis de ſa jalouſe tyrannie.

Par un caprice non moins tudeſque, *H. Meibom* intitule ſon imitation-parodie: *Ad Barbariem*, et comme de raiſon, il la maudit, et il plaint ceux qu'elle ſoumet à ſon pouvoir:

Quem tu, Barbaries, ſemel
Naſcentem Stygio flumine merſeris. . . .

Plus loin, il fera converſer Jehovah avec Iſraël, *De fœderis renovatione*.

Le Jéſuite *Sanadon*, auteur de quatre livres de poéſies latines remarquables par leur élégance, fait

deviser un certain Lygdamus, ruiné par ses excès bachiques, avec la dive bouteille, *Cum beatâ amphorâ*.

Matthias Siegenbeeck, auteur d'un éloge historique de *Jean Douza*, y a inséré, comme specimen du talent poétique de *Luc Fruyters*, (Lucas Fruterius,) une ode dialoguée en six strophes, dont voici le début.

Fruterius.

Donec carus ero tibi
Nec quisquam genii munera Douzici
Majori obsequio colet,
Vivam Cæsareâ sorte beatior.

Douza.

Donec Fruterius mihi
Det notas animi delicias sui,
Me non alterius trahet
Ignotusque novusque in sua jura amor.

H. Etienne a aussi inséré cette jolie pièce dans ses *Parodiæ Morales*.

Jean Morel,[1] de Rheims, aime

[1] Johannis Morelli Lyra plectri Horatiani æmula. Paris, 1618.

mieux apoſtropher Melpomène, à l'exemple d'Horace, et il la remercie des faveurs dont elle a comblé ſon ami N. Darone, profeſſeur en l'Univerſité de Paris. La poſtérité ne s'en doute guère ! Il prend auſſi à tâche de faire préconiſer, par l'ami de Mécène et de Lalagé, le bonheur que procure *Sacrum theologiæ ſtudium* :

Beatus ille qui procul negotiis
  Curiſque tot mordacibus
Quæ cogitata noſtra nobis invident.

Claude Perry,[1] Jéſuite Chalonnais, un peu mieux inſpiré, invoque en meilleurs vers, la mère de l'homme Dieu :

Quem tu, Diva potens, ſemel
Materno tepidum pectore foveris. . . . .

Caſim. Sarbievius (Sarbiewſki) dans l'ode 3ième de ſon livre d'Epodes,

[1] Claudii Perry, Poeſis Pindarica. Lyon, 1653.

vante les douceurs *Otii religiosi*, et les agréments d'une campagne que possédaient les Jésuites à Vilna, en reprochant à Horace de n'avoir pas eu une idée exacte de l'homme heureux :

At ille, Flacce, nunc erit beatior
Qui mole curarum procul
Paterna liquit rura. . . . .

Le même auteur a aussi parodié en quelques strophes l'ode à Diane :

Dianam teneræ dicite Virgines,

en consacrant la pièce à la mère du Sauveur.

Le père *Albert Ines*, compatriote et confrère du poète précédent, a publié un volume d'odes latines, où sept d'entr'elles, qualifiées *parodies*, composent une heptalogie intitulée *Horologium Marianum*. On y remarque surtout l'ode 35ième ayant pour titre : *Religiosæ Augusti Feriæ*, qui est à la fois la parodie de la 2ième

Epode d'Horace, et le pendant de celle que *Sarbievius* en a donnée :

Ille, ille, Flacce, nunc erit beatior
   Qui ruris exul patrii
Id omne calcat quod pedum plebis minor
   Pronis adorat frontibus.

Du reſte, pour le pieux Loyolite de Vilna, ce n'eſt pas tout de jouter, dans la poéſie lyrique, avec Horace. Il s'eſt propoſé de montrer la Muſe de l'épigramme, alliant la décence à l'enjouement et à la fineſſe, et dans un volume d'épigrammes publié à Amſterdam, en 1676, il a ſemé des parodies de divers écrivains en ce genre. Il a ſoin d'en avertir le lecteur dans ſon *Procœmium*.

N'omettons pas ici un Jéſuite Italien, qui, par l'élévation et la ſoupleſſe de ſon talent, comme par la pureté et la vigueur de ſon ſtyle, laiſſe bien au deſſous de lui, l'auteur de l'*Horologium Marianum* ; nous voulons parler du *P. Bern. Stefonio*,

dont nous avons fait connaître les piquantes Macaronées.[1]

On trouve dans ses *Opera posthuma*, Rome, 1656, trois parodies Horaciennes, outre deux parodies du *Phaselus* de Catulle, et deux autres de Martial :

Si memini fuerant tibi quattuor Ælia dentes,

et

Verona docti syllabas amat vatis.

Une place honorable peut être donnée au *P. Jean Commire*, Tourangeau, dans la catégorie qui nous occupe, car il a parodié très élégamment, outre le *Phaselus* de Catulle, une pièce de *Scaliger*, où Genève, Calvin et la Réforme sont l'objet d'éloges qu'un Catholique comme

[1] *Macaroneana*, ou Mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852, 1 vol. 8°. p. 113.

La très rare Macaronée de Bern. Stefonio *Macharonis Forza* a été récemment réimprimée à Paris.

lui, ne pouvait accueillir ſans proteſtations.[1]

Après Catulle et Horace qui excitèrent la verve des parodiſtes, Martial tient la troiſième place, par les élucubrations du Jéſuite Allemand Joh. Burmeiſter, dans ſes *Martialis parodiæ Sacræ*, (Gaſlob. 1613, in 12°.)

Le 17ième ſiècle nous a légué pluſieurs ouvrages dont les titres pourraient faire ſuppoſer qu'ils contiennent des parodies, des paſtiches ou des centons. Entr'autres les Bibliographes indiquent un *Virgilius Chriſtianus* de L. Lebrun, autre que les deux que nous avons fait connaître dans notre *Centoniana*;[2] un *Ovidius*

[1] En nous arrêtant ici dans l'énumération des parodiſtes d'Horace, faiſons toutefois mention d'un recueil très rare que nous n'avons pu nous procurer, pour voir s'il ne contenait pas quelques parodies, ce ſont *Les Odes d'Horace, en vers burleſques*, (par Beys, ſuivant La Monnoye,) Paris, F. Quinet, 1652, in 8°.

[2] Revue analytique des ouvrages écrits en centons, depuis les temps anciens, juſqu'au

Christianus, un *Terentius Christianus*, un *Seneca Christianus*, &c. Mais ces livres ne rentrent dans aucune des trois catégories.

Il faut excepter toutefois l'*Anacreon Latinus*,[1] de *Taubmann*, qui renferme deux ou trois parodies Anacréontiques, entr'autres de la 28ième et de la 29ième odes du poète de Téos.

Taubmann, buveur insigne, est d'ailleurs un des poètes latins les plus notables de la fin du 16ième siècle. Il a conservé une grande réputation en Allemagne.

Il a imité le rythme et la cadence des vers du poète grec dans la pièce indiquée ci-dessus, dont nous ne citerons que quelques vers des moins colorés. C'est un épithalame

19iéme siècle. 1 vol. in 8°. Londres, Trübner and Co. 1868.

[1] Il fait partie des *Schediasmata poetica* de Frederic Taubmann, Impensis Zachariæ Schüreri, anno 1619, gros in 8°. de 852 pages, avec des *Postuma Schediasmata*, de 223 pages.

adreſſé à ſon ami Jean Nienborg, de Dreſde :

Age, pictor erudite,
Depinge mi puellam ;
Primoque mollicellum,
Dein et nigrum capillum,
Nigroque ſub capillo
Genis ab uſque primis
Frontem fac illi eburnam.
At ignis inſtar ejus
Sit fulgurans ocellus ;
Et glaucus, ut Minervæ,
Et pætus ut Cytheres, &c.

Ce morceau de 172 vers, eſt le plus vif des dix que renferme cette imitation d'Anacréon, où une ou deux autres pièces peuvent paſſer pour des parodies.

Tout le monde connaît la collection de ſatires publiée par M. de Sallengre ſous le titre d' *Hiſtoire de Pierre de Montmaur*.

Elle renferme pluſieurs des meilleures parodies latines qui exiſtent.

" Ce *Montmaur* était," dit *Fure-*

tière,[1] " un fameux pedant de ces " derniers temps, qui était hableur, " écornifleur et ignorant."

Ce professeur de langue grecque, au collège royal à Paris, sous le règne de Louis XIII, n'était pas à beaucoup près aussi méprisable qu'on le représente, dit Bayle, dans son Dictionnaire. Sa vanité et sa gloutonnerie le rendirent insupportable. Juvénal semblait avoir écrit pour lui :

. . . rarum et memorabile magni
Gutturis exemplum.

Aussi la satire imagina-t-elle de le changer en marmite. On y rencontre ces deux vers assez singuliers :

Son colet de pourpoint s'étend, et forme un cercle,
Son chapeau de docteur s'aplattit en couvercle.

---

[1] Nouvelle Allégorique, ou histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence.

Les deux ſeules rimes de cette eſpèce, et qui ſemblaient ne devoir jamais ſe rencontrer.

Ce fut Ménage, ajoute le *Valeſiana*, qui ſonna pour ainſi dire le tocſin contre lui, en exhortant par une épigramme tous les ſavants à prendre les armes contre cet ennemi commun.

Auſſi fut-ce *Ménage* qui publia les plus plaiſantes parodies contre Montmaur. Voici d'abord celle ſur la mort du cheval du paraſite :[1]

Lugete, o *Seguerique*, *Memmiique*,
Et quantum eſt hominum elegantiorum !
Equus mortuus eſt mei ſodalis,
Equus divitiæ mei ſodalis,
Quem plus ille ſuis libris amabat.
Nam frugalis erat magis Cleanthe,

[1] Dans *Vita Gargilii Mamurræ paraſito-pædagogi*. Ménage n'avait que 24 ans quand il compoſa cette pièce, qui peut être conſidérée comme un chef-d'œuvre en ce genre, s'accorde-t-on à dire. L'érudition et l'eſprit y marchent d'un pas égal. Voir *Ægidii Menagii Poemata*, Paris, 1680, 12°.

Nec toto decies edebat anno,
Contentus paleisque, carduisque.
Nam mansuetus erat; suumque norat
Herum tam bene nosse quam Philippi
Gnatum Bucephalon ferunt volucrem.

. . . .

Ménage revient encore à la charge, et au milieu de plusieurs vers et épigrammes grecques et latines fort ingénieuses, parodie comme suit l'épitre de Catulle *Ad Seipsum* :[1]

Miselle Macro, desinas ineptire,
Et quod vides perisse perditum ducas,
Quondam adfuisti splendidis quidem cœnis,
Cum ventitabas quo *Vacerra* ducebat,
Nobis amatus quantum amabitur nullus.
Ibi illa multa tam jocosa dicebas,
Quæ tu volebas, nec *Vacerra* nolebat.
Pinguissimas ibi dapes liguribas;
Ibi hauriebas copiosius vinum.
Quondam adfuisti splendidis quidem cœnis,
Nunc jam ille non vult, et tu inepte jam nolis,
Nec qui fugat sectare, nec miser vive,
Sed obstinatâ mente perfer, obdura.[2]

. . . .

[1] In Gargilium Macronem. A la suite de la Métamorphose de Montmaur en perroquet.

[2] M. Féramus, dans un poème contre Mont-

Nous mettrons fin aux parodies des deux volumes de *Sallengre*, par une profe funèbre rimée faite à l'exemple de celles qu'on chante dans les Eglifes Catholiques, aux meffes des morts.

Nænia inconditum carmen in funere paraſiti Becodiani decantata.

Dies illa, dies iræ,
Quæ Gommaurum juffit ire
Intra lacum mortis diræ.

Urbs tamen, gens, atque regnum
Lætitiæ dedit fignum,
Lacrymis cenfens indignum.

Soli gemunt Comedones,
Popinones et Lurcones
Defuncti commilitones.

Literarum Mater pia
Quem jam non videt in via,
Dum vult flere, nefcit quia.

---

maur, fuppofe en divers endroits, que le Chancelier avait interdit fa maifon au profeffeur.

Qui culinas adoravit
Et ad dapes advolavit,
Ut musca vitam explevit.

. . . . .

Deux des plus singulières parodies du Moineau de Lesbie, sont celles de E. Pasquier et de Joseph Scaliger, imprimées dans le volume très rare intitulé : *La Puce de Madame Desroches, &c. composé par plusieurs doctes personnages aux grands jours tenus à Poictiers, l'an* 1579.[1]

Voici ce que rapportent les Bibliographes à ce sujet. Pendant la tenue des grands jours à Poictiers, les plus considérables personnages de la Magistrature se réunissaient chez les Dames *Desroches*, mère et fille, la fleur et l'ornement du pays Poitevin, toutes deux remarquables par leur vertus, leurs talents et leur beauté. Un soir qu'on y causait poésie et galanterie, comme à l'ordinaire, Etienne Pas-

[1] Paris, Abel L'Angelier, 1584, in 4°.

quier,[1] alors avocat au Parlement, aperçut une puce ſur le ſein de Mademoiſelle Deſroches, et la fit remarquer à la jeune dame qui en rit beaucoup. Le lendemain elle et Paſquier apportèrent chacun une petite pièce de vers ſur l'accident de la veille. Dès ce moment ce fut à qui célèbrerait la puce de Mademoiſelle Deſroches.

Ces ſavants élèves de *Cujas*, ces vertueux ſénateurs, Achille de Harlay et Barnabé Briſſon à leur tête, ſe mirent en frais de gentilleſſe, et placèrent à l'envi la puce bienheureuſe au deſſus du Moineau de Leſbie et de la Colombe de Bathylle.

Rapin, Paſſerat, Pierre Pithou, Scevole de Sainte Marthe, Joſeph

[1] Au 6ième livre des *Lettres d'Etienne Paſquier*, il s'en trouve une adreſſée à M. Pithou, ſieur de Savoye, *advocat en la cour de Parlement de Paris*, dans laquelle il explique tout au long les motifs qui amenèrent les compoſitions de ces poèmes.

Scaliger, Odet Turnèbe prirent part au divertiſſement. Quelques uns pour varier la fête, joignirent aux vers français et latins, des vers grecs, eſpagnols et italiens.

Ce qui étonne le plus dans ce recueil, dont les pièces furent lues aux Dames *Deſroches*, et où ſe trouvent pluſieurs de leurs réponſes aux compliments de nos poètes, c'eſt la licence d'idées et d'expreſſions qu'on y remarque.[1]

Etienne Paſquier commence par une parodie en français du moineau de Leſbie, dont il eſt difficile de préſenter des extraits ſans gâter la naïveté de l'enſemble. Voici le commencement de la Parodie de Joſeph Scaliger :

Pulicelle niger, Nigelle Pulex,
Incitatior hædulis petulcis,

---

[1] Voir un intéreſſant article dont nous avons profité, dans les *Cauſeries d'un Curieux*, par F. Feuillet de Conches, 3 vol. in 8°, Paris, 1862, tome 1er, p. 395.

Delicatior hinnulis tenellis
Docti paſſere nequior Catulli,
Stellæ blandior albula Columba :
Qua te proſequar aureâ Camœnâ ?
Quo te nomine prædicem, O beate
Pulex pumile, pumilille pulex ?
An quod, cum lubet os meæ puellæ
Tuo purpureo ore ſuaviaris ;
Mihi cum libet, os meæ puellæ
Meo non licet ore ſuaviari.
An quod cum ſubiit cibi voluptas,
Non in quadriviis, neque angiportis
Plebeos avidus cibos liguris,
Sed in lacteolis latens papillis
Plénus nectaris et ſatur recedis.

. . . .

An quod legibus omnibus ſolutus,
Puellaria membra pervagaris,
Uſque Cypridis ad beata regna,
Impunè inſinuans amoris almi
Secretis adytis, ſacrumque limen
Inſiſtens, quod ab omnibus profanis
Et tangi ſcelus, et nefas videri ?
Hic tu janitor incubas, et ipſam
Aureæ Veneris tueris aram,[1]
Quam ſanctè tibi tradidit tuendam
Et ridens Venus, et puer Cupido.

. . . .

[1] Mademoiſelle Deſroches avait probablement les cheveux blonds.

L'avocat *Claude Binet* chanta *L'amour-Puce*, et parodiant *L'amour piqué par une abeille d'Anacréon*, imagina de le faire piquer par la Puce de Mademoiselle Desroches. Dans une suite de dix-sept quatrains intitulés : " Quatrains de Catherine " Desroches aux poètes Chante-" Puce," elle adresse ses remercîments à chacun de ses admirateurs, et annonce la singulière apothéose de la Puce, dans le quatrain suivant :

L'oyseau favorisé de l'archer du tonnerre,
Œilladant cette puce avec un doux regard,
Luy veut prester son dos pour lui servir de chart,
Et de ses ailerons mignardement l'enserre.

Joseph Scaliger, que nous avons cité ci-dessus, aimait beaucoup la parodie, et il en a composé plusieurs, une fort bonne entr'autres, du *Phaselus*, contre un mauvais avocat :

Magirus ille quem videtis hospites,
Ait fuisse litigator optimus,

Neque ullius tribunal arduum fori
Nequiſſe perſonare, ſive legibus
Opus foret latrare, ſive jurgiis.

. . . .

Neque ulla vota Curialibus Deis
Sibi eſſe facta, cum rediret a foro,
Onuſtus ære ad uſque propriam domum.
Sed hæc prìus fuêre ; nunc cibaria
Ligurit uncta, ſeque dedicat tibi
Culina dives, et culina divitis.

Joſeph Scaliger avait eu de bonne heure l'exemple de ce genre de ſatire, car ſon père Jules Céſar Scaliger, s'amuſait auſſi à compoſer des parodies.[1]

N'oublions pas de citer au nombre des parodiſtes de Catulle, le célèbre poète latin du 16ième ſiècle, *Daniel Heinſius* qui, imitant le rythme et la cadence des vers du *Phaſelus*, a compoſé une charmante pièce ſur l'âne :

[1] On trouve les unes et les autres dans l'ouvrage de Henri Etienne : *Homeri et Heſiodi certamen*, *Matronis et aliorum parcdiæ*, &c. 1573, in 8vo. ainſi que dans les *Parodiæ Morales* d'Henri Etienne.

Aſellus ille, quem videtis, hoſpites,
Ait fuiſſe quadrupes pigerrimus &c.

Dans une des nombreuſes éditions d'un livre bien connu,[1] à laquelle ſont ajoutées différentes pièces facétieuſes, on trouve une plaiſante parodie de la deſcription que fait Virgile, de la Renommée au 4ième livre de l'Enéide, deſcription appliquée ici à l'ivreſſe :

Ebrietas vitæque ferox animique tyrannus,
Turpe malum quo non aliud damnoſius ullum,
Debilitate manet, vires extirpat eundo.
Parva metu primo, mox ſeſe attollit in artus,
Ingrediturque caput, ſenſuſque obnubilat omnes.
Hanc peperit mater, Luxu patre, blanda Voluptas,
Extremam (ut perhibent) Veneris Morphique ſororem,
Infirmam pedibus, plumbumque imitantibus alis.

[1] *Epiſtolæ obſcurorum virorum &c.* Nova editio. Francofurti ad Mœnum, 1643, in 18°. Cette édition contient encore une pièce très peu commune : *Salomonis et Marcolphi diſputationes.*

Monſtrum horrendum, ingens, cui quot ſunt
corpore plumæ,
Tot putres populæ ſubter, mirabile dictu !
Tot ſomni ſpecies, tot ſunt ſine nomine
mendæ.
Nocte furit, ſiccoque diem nunquam ore ſalutat.
Luce ſerit rixas, et magnas commovet urbes,
Tam juris rectique tenax, quam neſcia veri.

Avant le dix-ſeptième ſiécle, les parodies modernes en vers français ſont très rares. Ce fut Malherbe qui fut l'occaſion d'une des meilleures.

Berthelot ami de *Regnier*, ne pouvait pardonner au réformateur du Parnaſſe d'avoir introduit en poéſie des règles qui gênaient ſa pareſſe de poète. *Malherbe* venait d'adreſſer à Madame de *Bellegarde* une pièce où il nommait cette dame *Merveille des Merveilles*. Berthelot la parodia d'une manière aſſez piquante pour que ce poète voulut ſe venger, dit *Ménage*, dans ſon commentaire ſur Malherbe, et il fit donner des coups

de bâton au parodiſte, par un gentilhomme de Caen.[1]

Pour que le lecteur puiſſe bien ſaiſir le mordant de cette parodie, il eſt néceſſaire de placer ici trois des ſtrophes de Malherbe :

Qu'autres que vous ſoient déſirées,
Qu'autres que vous ſoient adorées,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'il ſoit des beautés pareilles
A vous, Merveille des Merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'on ſerve bien, lorſque l'on penſe
En recevoir la récompenſe,
Cela ſe peut facilement.
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'eſpére rien et ſe maintienne,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'autres que moi ſoient miſérables
Par vos rigueurs inexorables,
Cela ſe peut facilement.

---

[1] Les poètes que nous venons de nommer appartiennent par leur naiſſance à la dernière moitié du ſeizième ſiècle, mais ici les critiques, en deſaccord avec *l'art de vérifier les dates*, placent en général un écrivain au ſiècle qu'il a illuſtré par ſes écrits.

Mais que la cauſe de leurs plaintes
Porte d'auſſi vives atteintes,
Cela ne ſe peut nullement.[1]

Berthelot ripoſta par ſept ſtrophes dont nous en citerons trois :—

Avoir le cœur tout plein de flâmes,
Et faire les yeux doux aux dames,
Cela ſe peut facilement,
Mais de pouvoir en ſa vieilleſſe
Jouir d'une belle maîtreſſe
Cela ne ſe peut nullement.

Avoir quatre chauſſons de laine,
Et trois caſaquins de futaine,
Cela ſe peut facilement ;
Mais de danſer une bourrée
Sur une dame bien parée,
Cela ne peut nullement.

Etre ſix ans à faire une ode
Et faire des lois à ſa mode,
Cela ſe peut facilement ;
Mais de nous charmer les oreilles
Par la Merveille des Merveilles
Cela ne ſe peut nullement.

---

[1] Cette chanſon eſt faite à l'imitation d'une chanſon Eſpagnole qui a un refrain ſemblable.

C'est encore une querelle de poètes qui, quelques années plus tard, produisit une des parodies les plus remarquables de la littérature française. Elle est attribuée à *Boileau*, quoique ce satirique avoue lui-même qu'il n'y prit que bien peu de part. Ce n'était pas toutefois sans raison qu'on le soupçonnait, car il en voulait aux vers de *Chapelain*, dont il avait déjà parodié des vers de *la Pucelle*. Il avait aussi parodié le commencement d'une ode de *Pindare*, par inimitié contre *Perrault*, mais leur réconciliation l'empêcha d'aller au-delà de la première strophe.

Quoiqu'il en soit, voici ce qu'on lit dans une de ses lettres: " J'avoue que " dans la parodie des vers du *Cid* qu'on " m'attribue, il y a quelques traits " qui nous échappèrent à Racine et " à moi, dans une repas que nous " fîmes chez *Furetière*, l'auteur du " Dictionnaire; mais nous n'en écri-

" vîmes jamais rien ni l'un ni l'autre. " De ſorte que c'eſt *Furetière* qui eſt " proprement le vrai et l'unique " auteur de cette parodie, comme il " ne s'en cachait pas lui-même."

Elle fut compoſée en 1664, au temps auquel le Roi avait commencé à donner des penſions aux gens de lettres. *Chapelain* en eut une de trois mille livres, et *Caſſaigne* une moins conſidérable. *La Serre* n'en put point obtenir.[1]

La Serre.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étaient dus qu'à moi,
On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

---

[1] *Le Chapelain décoiffé* ſe compoſe de plus de deux cents vers. Le monologue de Caſſaigne, imité de la ſcène vii. du premier acte du *Cid*, eſt un petit chef d'œuvre en ſon genre. *Madame Deſhoulières* a auſſi parodié cette ſcène. Nous nous contenterons d'y renvoyer ceux qui ſeraient curieux de comparer les deux morceaux.

Chapelain.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite, et font connaître assez
Qu'on ne haît pas mes vers, pour être un peu forcés.

La Serre.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes,
Et se trompent en vers, comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'à de méchants auteurs ils font de beaux présents.

Chapelain.

Qui ne les obtient point, ne les mérite pas.

La Serre.

Ne les mérite pas ! Moi !

Chapelain.

Toi !

La Serre.

Ton insolence
Téméraire vieillard, aura sa récompense !
[*Il lui arrache sa perruque.*

Chapelain.

Achève, et prends ma tête, après un tel affront !
Le premier dont ma muſe a vu rougir ſon front !
O rage ! O deſeſpoir ! O perruque ma mie,
N'as tu donc tant vécu que pour cette infamie ?
N'as tu trompé l'eſpoir de tant de perruquiers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers !

[*Caſſaigne entre.*

Chapelain.

Caſſaigne, as-tu du cœur ?

Caſſaigne.

Tout autre que mon maître
L'éprouverait ſur l'heure.

Chapelain.

Ah ! c'eſt comme il faut être !
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais ma verve à ce noble courroux !

. . . . .

Viens me venger.

Caſſaigne.

De quoi ?

Chapelain.

D'un affront si cruel
Qu'a l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.
D'une insulte . . . . le traître eut payé ma perruque
D'un quart d'écu du moins, sans mon âge [caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent soutenir,
Je la remets aux tiens pour écrire et punir.
Vas contre un insolent faire un bon gros ouvrage.
C'est dedans l'encre seul[1] qu'on lave un tel [outrage!
. . . .

Cassaigne (seul).

Percé jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévue, aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une sotte querelle,
D'un avare écrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, et ma veine abattue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront *La Serre* est le tondeur,
Et le tondu, père de la Pucelle![2]
. . . .

---

[1] Cette faute de syntaxe, et celle plus du mot *Caduque* sont excusables dans une parodie.

[2] Cette parodie du monologue de *Rodrigue*, en six strophes de dix vers chacune, est d'un excellent comique.

Cinq des fcènes de la tragedie de Corneille entrent dans cette parodie, qui fe termine ainfi :

Caffaigne.

Hâtons nous de rimer.

La Serre.

Es tu fi près d'ecrire ?

Caffaigne.

Es-tu las d'imprimer ?

La Serre.

Viens, tu fais ton devoir, L'écolier eft un traître
Qui fouffre fans cheveu la tête de fon maître.[1]

---

[1] Nous ne citons rien des parodies du *Lutrin* parceque ce poème eft affez connu. Aucuns critiques ont prétendu que la Parodie ne pouvait s'entendre de pièces traduites d'une autre langue. *Marmontel*, dans fes *Eléments du Littérature* et d'autres encore, ne font pas de cet avis. Marmontel tout en critiquant certains paffages du Lutrin, a furtout fait reffortir l'excellence de l'épifode de *la Difcorde*, parodie auffi plaifante, dit-il, qu'elle eft jufte.

Si Boileau, quoiqu'ennemi intraitable de Scarron, de Dassoucy et de leurs imitateurs, s'amusait parfois à faire de la parodie, ses écrits à leur tour furent assez souvent parodiés. C'était du reste assez à la mode vers ce temps, et ce goût se continua jusqu'à nos jours.

M. de St. Didier fit imprimer à Chartres un *Voyage au Parnasse*,[1] ouvrage en prose et en vers, où il décrit un combat qui arriva entre quelques beaux esprits de café, et où la parruque de *l'abbé Pellegrin* fut jetée à terre. Dans ce voyage on rencontre plusieurs parodies des vers de *Lamotte*, de *Chapelain*, de *Racine*, de *Danchet*, et *Madame Dacier* figure plaisamment dans cette fiction, avec *Perrault* et *Fontenelle*.

[1] Voir les *Nouvelles Littéraires*, journal de H. du Sauzet, La Haye, 1717. Ce St. Didier, y-est-il dit, était un jeune homme d'Avignon, de beaucoup d'esprit qui, dans son livre attaque vivement les partisans des modernes.

Le *Bon-goût* eſt le principal perſonnage.

Tout le monde connait les vers de J. Bte. Rouſſeau :

Que l'homme eſt bien durant ſa vie
Un parfait miroir de douleur, &c.

Par une ingénieuſe variante, *Deſforges Maillard*, dans ſes poéſies, Paris, 1750, in 18°, a mis un livre à la place de l'homme :

Qu'un livre eſt bien, durant ſa vie
Un parfait miroir de douleurs.
En naiſſant, ſous la preſſe il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.
D'abord qu'il commence à paraître,
Un eſſaim de fâcheux cenſeurs
Qui le blâment ſans le connaître,
En dégoûtent les acheteurs.
Un droguiſte qui s'en rend maître
Enfin pour comble de ſes maux,
En habille poire et pruneaux ;
C'était bien la peine de naître !

Piron s'eſt manifeſtement inſpiré de J. Bte. Rouſſeau, et l'a auſſi paro-

dié dans ſes *Misères de l'amour*, en dix ſtrophes :

Que l'homme eſt ſot et ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer,
D'abord il craint, il diſſimule,
Ne fait longtemps que ſoupirer.
. . . .
Après bien des mots et du bruit,
Un baiſer finit l'aventure ;
Le feu s'éteint, le dégoût fuit,
Le pré valait-il la fauchure ?

Vers 1760 une parodie porta malheur à Marmontel, en lui faiſant perdre le privilège du *Mercure de France*. Voici le reſumé de cette fâcheuſe affaire.

Marmontel un jour alla faire viſite à *Cury*, Intendant des Menus-plaiſirs, atteint d'un violent accès de goute, et auquel on avait ôté ſa charge, parce-qu'il avait tourné en ridicule, en converſation, les gentilſhommes de la chambre, le Comte d'Argental et le Duc d'Aumont.

Cury irrité contre eux, montra à Marmontel quelques vers qu'il

venait de composer, parodiés de la scène de *Cinna* où Auguste délibère avec ses Ministres. Marmontel trouva que la manière d'opiner d'Argental, enfilade de mots vides de sens, et de phrases entrecoupées, était fort bien imitée.

La tête pleine de cette parodie, il arriva chez Madame Geoffrin, où, dans le cours de la conversation, on en récita les deux premiers vers :

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici,
Vous, Le Kain, demeurez ; vous, d'Argental, aussi.

Quoi! dit Marmontel en souriant, vous n'en savez que cela ? et aussitôt il se mit à réciter toute la tirade. Le lendemain il fut dénoncé au Duc d'Aumont, et par celui-ci au Roi, comme auteur de cette satire.

Il chercha à se disculper ; mais sans vouloir jamais déclarer au ministre le nom du satirique.[1]

[1] Marmontel raconte tout au long cette

Voici un extrait de la pièce :

D'Argental.

Oui, je ſerais d'avis . . . cependant il me ſemble
Que l'on peut . . . car enfin vous devez, . . . mais je tremble ;
Ce n'eſt pas qu'après tout, comme vous ſentez bien,
Je ne fuſſe tenté de ne ménager rien.
Mon froid enthouſiaſme eſt fait pour les extrêmes ;
Mais les comédiens, les poètes eux mêmes . . .
Je ne ſais que vous dire, et crois en attendant
Que le plus ſur parti ferait le plus prudent.
C'eſt la ſeule raiſon qui fait que je balance,
Seigneur, et vous ſavez combien mon Excellence
Délibère et conſulte avant de décider.
Sans doute mieux que moi Le Kain peut vous guider ;
A ſa ſubtilité je ſais que rien n'échappe ;
Il a pu vous convaincre, et moi même il me frappe :
Toutefois je prétends qu'il eſt de certains cas

---

hiſtoire, et les tracaſſeries qu'elle lui occaſionna. Néanmoins ſa défenſe ne convainquit perſonne, et les vers, inférés dans ſes œuvres complètes, lui reſtent attribués.

Ou ſouvent . . . l'on croit voir ce que l'on
ne voit pas.
Tel eſt mon ſeul avis, Seigneur, je le haſarde;
Jugez nous, c'eſt vous ſeul que l'affaire regarde.
. . . . . .

Un peu plus loin, le Duc d'Aumont répond à d'Argental :

Vous ne ſavez que dire ! ah ! c'eſt en dire
aſſez ;
Vous en dites toujours plus que vous ne penſez.

Il n'y a pas de quoi s'étonner, d'après cet échantillon, ſi de puiſſants Miniſtres ſous un roi faible, obtinrent aiſément la punition d'une raillerie auſſi vive. *Voltaire* fut perſécuté pour moins que cela.

On ſait les épigrammes que ce dernier lança contre Le Franc de Pompignan, mais on connait moins peut-être la parodie qu'il fit d'une de ſes ôdes ſacrées. Dans une entrevue ſuppoſée de Pompignan avec le Roi et la Reine, Sa Majeſté lui demande s'il n'a pas quelque nouveau pſaume

judaïque? Le poète, qui est censé raconter le fait, ajoute :

" J'eus l'honneur de lui réciter sur " le champ le dernier que j'ai com- " posé, dont voici la plus belle " strophe :

Quand les fiers Israëlites
Dans les plaines Moabites
S'avancèrent vers Achor,
Galgala saisit de crainte,
Abandonna son enceinte,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs se cachèrent,
Des peuples qui trébuchèrent
De Bethel à Seboïm.

" Ce ne fut qu'un cri autour de " moi," continue de Pompignan, " et je fus reconduit avec des accla- " mations universelles qui ressem- " blaient à celle de Nicole dans le " *Bourgeois Gentilhomme*."[1]

Voltaire s'amuse aussi a parodier Ossian,[2] car il est plus aisé qu'on

[1] Acte iii. scène 1er.

[2] Dictionnaire philosophique, articles : *Anciens et Modernes*.

ne le penſe, dit-il, de prodiguer les images giganteſques, et d'appeler le ciel, la terre et les enfers à ſon ſecours.

Cependant Voltaire haïſſait la parodie, ſon extrême ſuſceptibilité ayant été ſouvent bleſſée par elle. Il laiſſe voir la mortification qu'il en éprouve lorſque dans une lettre a Thériot (3 Janv. 1723) il s'indigne de ce que, dans une parodie de l'opéra de *Perſée*, par *Quinault*, on avait placé quelques plaiſanteries ſur les ſouſcriptions ouvertes pour la publication de *La Ligue* (La Henriade). Plus tard ce poème, a auſſi été parodié. Dans une autre circonſtance,[1] il traite d'infamie une plate parodie de *Sémiramis*, ſous le nom de *Zoramis*, jouée ſur le théatre de la Foire, et plus digne de mépris que d'indignation. Une des

[1] Lettre a M. le Comte d'Argental, 11 Oct. 1747.

preuves qu'une parodie n'a jamais fait le moindre tort à une bonne tragédie, c'est que Racine n'a rien perdu de se voir parodier à plusieurs reprises. Que la parodie blame le bon comme le mauvais, cela se peut sans doute, mais les seuls traits que les auditeurs se rappellent sont certainement ceux qui tombent sur les vrais défauts.[1] Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de la parodie théatrale.

Le soi-disant Comte *de Rivarol*, mort en 1801, un des rédacteurs des *Actes des Apôtres*, composa une très agréable parodie du récit de *Théramène* dans *Phèdre*, dirigée contre *Caron de Beaumarchais*, sur sa détention à St. Lazare, à l'occasion de quelques sarcasmes très piquants, écrits dans les journaux.

[1] *B. Jullien; les Paradoxes littéraires de Lamotte.* Paris: Hachette, 1859. 1 vol. 8°.

Récit du portier du ſieur P. A. Caron de Beaumarchais.

A peine Beaumarchais, débarraſſant la ſcène
Avait de *Figaro* terminé la centaine,
Qu'il volait à *Tarare*, et pourtant ce vainqueur
Dans l'orgueil du triomphe était morne et rêveur,
Je ne ſais quel chagrin, le couvrant de ſon ombre,
Lui donnait ſur ſon char un maintien bas et ſombre.
Ses *vertueux amis*[1] ſottement affligés,
Copiaient ſon ſilence autour de lui rangés.
Sa main ſur Sabathier[2] laiſſait flotter les rênes ;
Il filait un diſcours[3] tout rempli de ſes peines.
Les *Sepher*, les *Gudin*, qu'on voyait autrefois,
Fanatiques ardents, obéir à ſa voix,
L'œil louche maintenant, et l'oreille baiſſée,
Semblaient ſe conformer à ſa triſte penſée.
Un effroyable cri, ſorti du ſein des eaux[4]

---

[1] Cette apoſtrophe eſt de *Beaumarchais ;* elle eſt devenue injure et proverbe.

[2] Beaumarchais s'appuyait ſur l'abbé *Sabathier* à la répétition de *Tarare.*

[3] Expreſſion qu'on trouve au Mémoire contre Kornmann : Filer des phraſes et tricoter des mots.

[4] Premier écrit ſur les eaux de Paris.

Des *Perier* tout à coup a troublé le repos ;
Et du fond du Marais une voix formidable[1]
Se mêle éloquemment à l'écrit redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs, notre sang s'est glacé ;
Des badauds attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos d'un avocat terrible[2]
S'élève avec fracas un mémoire invincible :
Le volume s'approche et vomit à nos yeux,
Parmi de noirs flots d'encre, un monstre furieux.[3]
Son front large est couvert de cornes flétrissantes ;
Tout son corps semble armé de phrases menaçantes,
Indomptable allemand, banquier impétueux,
Son style se recourbe en replir tortueux ;
Ses longs raisonnements font trembler le complice,
Sa main, avec horreur, va démasquer le vice.
Le Chatelet s'émeut, Paris est infecté,
Et tout le Parlement recule épouvanté.
On fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans les caffés voisins chacun cherche un asile.

. . . . .

---

[1] La réplique du Comte de Mirabeau.

[2] M. Bergasse.

[3] Le sieur Kornmann, avouant la conduite de sa femme.

J'ai vu, Meſſieurs, j'ai vu ce maître ſi chéri
Traîné par un exempt qui ſa main a nourri ;[1]
Il veut le conjurer, mais l'exempt eſt de glace.
Ils montent dans un char qui s'offre ſur la place.
De nos cris glapiſſants le quartier retentit.
Le fiacre impétueux enfin ſe ralentit ;
Il s'arrête non loin de cet hôtel antique,
Ou de Vincent de Paul eſt la froide relique.[2]
J'y cours en ſoupirant, et la garde me ſuit.
D'un peuple d'étourneaux la foule nous conduit ;
Le faubourg en eſt plein . . . . .
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre le guichet, qu'il referme ſoudain.
Le Roi, dit-il alors, me jette à Saint Lazare.
Prenez ſoin entre vous, du malheureux *Tarare.*[3]
Cher ami, ſi le Prince, un jour plus indulgent,
Veut bien de cet affront me payer en argent,
Pour me faire oublier quelques jours d'abſtinence,
Dis lui qu'il me délivre un bonne ordonnance,[4]
Qu'il me rende . . . . . a ces mots le héros contriſté
Sans couleur et ſans voix, dans ſa cage eſt rentré :

---

[1] L'exempt qui l'arrêta, dinait tous les jours chez lui.

[2] St. Lazare.

[3] A la dernière répétition de *Tarare*, Beaumarchais fut troublé par un concert de ſifflets.

[4] En effets, ou argent.

Triste objet où des rois triomphe la justice,
Mais qu'on n'aurait pas dû traiter comme un
novice.

Rivarol a également donné une amusante parodie, dirigée contre Mme De Genlis, Buffon &c. ; la voici :

M. Gaillard à Mme De Genlis qui traverse le Lycée.

Savante gouvernante, est-ce ici votre place ?
Pourquoi ce teint plombé, cet œil creux qui
nous glace ?
Parmi vos ennemis que venez vous chercher ?
De ce brillant Lycée osez vous approcher ?
Auriez vous dépouillé cette haine si vive. . . . .

Mm. De Genlis.

Prêtez moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison de ce que j'ai versé,
Ce que j'ai fait, Gaillard, j'ai cru devoir le faire.
Je ne prends point pour juge un monde témé-
raire.
Quoique la médisance ait osé publier,
Un grand prince a pris soin de me justifier.
Sur de petits tréteaux ma fortune établie
M'a fait connaître à Londre, et même en Italie.

Par moi, votre clergé goûte un calme profond.
La Seine ne voit plus ce Voltaire fécond,
Ni cet altier Rouſſeau, par d'éternels ouvrages
Comme au temps du feu Roi, dérober vos hommages.
La Sorbonne me traite et de fille et de ſœur.
Enfin de ma raiſon le peſant oppreſſeur,
Qui devait m'entourer de ſa ſecte ennemie,
Ce terrible . . . . . tremble à l'Académie.
De toute part preſſé par un nombreux eſſaim
De ſerpents en rabats réchauffés dans mon ſein,
Il me laiſſe à Paris ſouveraine maitreſſe . . .
Je jouiſſais en paix du fruit de ma fineſſe,
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes petits projets interrompre le cours,
Un rêve (me devrais-je inquiéter d'un rêve !)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui me crève.
Je l'évite partout, partout il me pourſuit.
C'était dans le repos du travail de la nuit.
L'image de Buffon devant moi s'eſt montrée,
Comme au Jardin du Roi, pompeuſement parée.
Ses erreurs n'avaient point abattu ſa fierté,
Même il uſait encor de ce ſtyle apprêté,
Dont il eut ſoin de peindre et d'orner ſon ouvrage,
Pour éviter des ans l'inévitable outrage.
Tremble, ma noble fille, et trop digne de moi,

Le parti de Voltaire a prévalu ſur toi.
Je te plains de tomber en ſes mains redoutables,
Ma fille . . . en achevant ces mots épouvantables,
L'hiſtoire Naturelle a paru ſe baiſſer,
Et moi je lui tendais les mains pour la preſſer,
Mais je n'ai plus trouvé qu' un horrible mélange
De quadrupèdes morts et traînés dans la fange,
De reptiles, d'oiſeaux et d'inſectes affreux,
Que *Bexon* et *Gueneau* ſe diſputaient entr' eux.[1]

Au commencement du 19ième ſiècle fut publié un poème en treize chants, intitulé *Cartouche ou le Vice puni*, poème aſſez mauvais ſous tous les rapports, mais que nous ne devons pas oublier ici, parcequ'il renferme quantité de paſſages parodiés, pris

[1] On ſoit que l'abbé Bexon et Gueneau de Montbelliard ont fait les derniers volumes de l'hiſtoire naturelle, concernant les oiſeaux. Dans le 2e volume des œuvres complètes de Rivarol, Paris, L. Collin, 1808, in 8vo. il y a pluſieurs pièces relatives à la parodie que nous venons de citer, parcequ'on l'avait malicieuſement attribuée à Grimod de la Reynière.

dans plusieurs poètes célébres. L'auteur dans sa préface dit qu'il a semé dans son œuvre le plus de ces parodies qu'il lui a été possible, pour en relever le peu de mérite ; mais ce moyen ne rendit pas le poème meilleur, et pourtant il eut l'honneur d'être traduit en hollandais.

Cartouche adresse le discours suivant à une recrue qui vient de s'être engagée dans sa troupe :

C'est en vain, mon enfant, qu'un timide voleur,
Croit de l'art de voler atteindre la hauteur ;
S'il ne sent en son cœur l'influence du diable,
Si son astre en naissant ne l'en forma capable,
Dans les moindres dangers il est toujours craintif ;
Pour lui *Laverne*[1] est sourde, et Mercure est rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez des grands voleurs la carrière épineuse,
Ne venez pas ici ce grand art ravaler,
Ni prendre pour valeur une ardeur de piller.

---

[1] La déesse des voleurs.

Craignez, craignez du gain les trompeuses
amorces,
Et consultez longtemps votre cœur et vos
forces,
Si vous prétendez être un voleur achevé.

. . . .

Une autre citation suffira ; c'est une parodie du songe *d'Atrée et Thyeste*, de *Crébillon*. La maitresse de Cartouche éveille sa sœur :

. . . . Et d'un air consterné,
Lui dit je viens de faire un songe épouvantable.

. . . .

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Cartouche,
Pâle, défiguré, l'air morne, l'œil farouche ;
Il semblait revêtu de ce triste haillon
Qu'une ombre désolée emporte à Montfaucon.
Le soleil faisant place à l'horreur des ténèbres,
Je n'ai vu près de lui que fantômes funèbres.
A la triste lueur d'un lugubre flambeau,
On l'entraîne à l'instant vers un affreux tom-
beau.
L'infortuné semblait entouré de furies ;
Un glaive encor fumant armait leurs mains
impies.
Je vois l'exécuteur arriver à grands pas,
Une barre à la main pour lui casser les bras.

La terreur me faifit ; l'ombre perça la terre,
Et le fonge finit par un coup de tonnerre.

Grofley, mort en 1785, l'un des rédacteurs des facétieux *Mémoires de l'Academie de Troyes*, ne pouvait guère ne pas cultiver un peu la parodie. On fe rappelle qu'en 1749 l'Académie de Dijon propofa la queftion : "Le progrès des fciences " et des arts a-t-il contribué à cor-" rompre ou à épurer les mœurs ?"

On fait que J. J. Rouffeau prit parti contre les arts et les fciences, et remporta le prix. *Grofley* avait été le concurrent de Rouffeau, feulement il traite la queftion dans un efprit tout différent, et il n'eut que l'acceffit. L'année qui fuivit le jugement de l'Académie Dijonnaife, Grofley fit imprimer, non par un fentiment de dépit, comme le penfe *M. Nifard*,[1] (Grofley, furnommé Dé-

[1] Hiftoire des livres populaires. 2 vol. 8°. 1854.

mocrite, avait donné trop de preuves de sa joyeuse humeur, pour lui soupçonner un pareil sentiment), " L'oraison funèbre et testament de " Jean Gilles Bricotteau, de Soissons, " par le Rd. P. Hesmogène, de Carpentras, capucin indigne &c."

L'orateur établit avec une gravité très comique la prééminence de l'imbécillité, sur l'esprit. Il se plait à outrer le sentiment de Rousseau, pour le parodier. Si l'un répudie l'instruction et tous les bienfaits dont elle est le germe, pour nous ramener à l'état de sauvage, l'autre répudie la raison elle-même, et veut nous réduire à l'état de crétins, pour notre plus grand bonheur :

. . . . . .

" Faible raison ! dont les mortels " s'enorgueillissent si fort, et dont ils " abusent encore plus souvent, vous " avez refusé vos lumières à celui " dont nous pleurons la perte. Mais

" en se séparant de vous et de vos " faveurs, il a appris aux autres " hommes à connaître le peu que " vous valez et le dommage sensible " que vous apportez à ceux sur qui " vous jetez vos lumineux regards. " Car enfin quel doit être le principal " objet de nos vœux, et à quoi ten- " dent d'ordinaire tous nos projets? " A nous établir sur la terre dans " une vie tranquille et à nous pro- " curer l'espérance d'un bonheur " plus essentiel dans l'éternité. Or " voilà Messieurs, ce que l'homme " inimitable que nous regrettons, a " trouvé dans le mépris que la raison " a témoigné pour sa personne.

" La matérialité de son esprit a " fait le bonheur de sa vie, et en a " causé l'innocence. Je veux dire " il a été plus heureux et plus sage " que la plupart de ceux qui jouis- " sent d'une haute intelligence: deux " vérités que je consacre à la conso-

" lation des esprits simples et à la
" mémoire de très épais, très stupide
" et très grossier mortel, Jean Gilles
" Bricotteau, fermier de Venizel, et
" ancien sonneur de cette paroisse."

L'orateur divise son discours en deux parties. Dans la première il démontre que l'esprit est un flambeau dont la lumière sert plus souvent à nous consumer qu'à nous conduire, et devient le premier artisan de nos disgrâces.

Dans la seconde, il prouve que de même que ce fut un avantage pour Nabuchodonosor d'être changé en bête ; ce fut pour Bricotteau un trait de la miséricorde céleste de l'avoir fait naître avec un extérieur repoussant, et un féroce appétit ; et qu'une faible lueur de raison, soutenue de la grâce, a suffi pour conduire son âme, sortant des ténèbres de son corps, jusqu'au terme de l'éternité.

On ajoute que le révérend père capucin, n'étant pas plus heureux que Bricotteau, en esprit et en mémoire, ne prononça cette oraison funèbre que cinquante ans après la mort de Bricotteau ; ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner, car voulant mettre en vers français le testament de cet illustre défunt, il ne put arracher de son cerveau environ qu'un vers par an.[1]

Une parodie très rare du commencement du 19ième siècle est la *Messe de Cythère*, mélange de vers et de prose, imprimé vers 1801, et dont l'auteur, dissimulé sous le nom

[1] Dans l'*histoire des livres populaires*, cité ci-dessus, le chapitre 6 est consacré aux sermons burlesques, et sous le titre de *Sermon gai et amusant*, qui appartient au XVIIIième siècle, il y a un autre échantillon curieux de ce genre de parodie dont le ton railleur et sceptique, ton très fréquent de ce siècle fameux, est une conséquence de l'abus des controverses.

de *Nobody*, doit être *Griffet de la Baume*, ou *Mercier de Compiègne*. On devine facilement quel est l'objet de cette débauche littéraire, contemporaine de l'ouvrage qu'on a reproché à *Parny*.[1]

[1] Comme nous ne pouvons faire mention de toutes les parodies de cette période, nous indiquerons toutefois pour mémoire: *Les Eternueurs*, poème parodi-burlesque. Paris, 1758, in 12°. Ouvrage entièrement gravé.

Le Petit Neveu de l'Aretin. Parodie burlesque du 4ième livre de l'Enéide. Paris, an IX, in 12°.

Un anonyme fit paraître vers la même temps *L'homme des Bois*, parodie de *L'homme des Champs*, de *Delille*.

Parodie du 1ier chap. de St. Mathieu, sur la généalogie du fameux système de *Law*.

Jacquot n'a que ça. Une des nombreuses parodies que firent éclore *les Deux Gendres*, d'*Etienne*, que l'on regardait comme un plagiat de *Conaxa*, comédie de collège.

Alala, parodie d'Atala de Chateaubriand, &c.

M. Rostain, de Lyon, dont nous avons déjà fait mention dans la Préface, et qui est auteur de plusieurs ouvrages de critique littéraire, nous a fréquemment aidé, dans nos recherches

Un ſieur *J. E. Deſpreaux*, tenté peut-être par la conformité de nom, publia à Paris, en 1806, en deux volumes en 8°, *Mes Paſſetemps, Chanſons, ſuivies de l'art de la danſe.* Dans ce poème l'auteur a parodié d'une manière aſſez ingénieuſe l'art poétique de Boileau.

En voici deux extraits :

Gardez vous qu'une jambe à courir trop hâtée,
Ne ſoit de l'autre jambe en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de contours gracieux,
Que la note et le pied ſoient bien d'accord entr'eux.
Le pas le plus brillant, la plus aimable danſe,
Ne peuvent plaire aux yeux, s'ils bleſſent la cadence.

. . . .

Règles du Menuet.

Le grave menuet fut en vogue autrefois ;
Le goût en a fixé les rigoureuſes lois,

ſur la Parodie. Sa complaiſance eſt auſſi inépuiſable que le ſont ſes connaiſſances bibliographiques.

Il veut que tous les pas, de mesure pareille,
Lorsque l'air, à trois temps, frappe six fois l'oreille,
Par quatre mouvements artistement rangés,
Soient sur deux fois trois temps, en quatre partagés :
De ce genre surtout il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'aucun saut y pût jamais entrer,
Et qu'un geste commun osât y pénétrer.
Du reste, il l'enrichit d'une simple élégance ;
Un menuet parfait est la plus noble danse.
En vain mille danseurs y pensent arriver,
Et cet heureux phœnix est encore à trouver.
A peine dans les bals dont abonde la ville,
En peut on admirer un ou deux entre mille.
Que d'art voulait *Boileau*, pour faire un bon sonnet !
Que de choses *Marcel* vit dans un Menuet !

Sans doute à cause de la facture aisée des vers, *l'art poétique* de *Boileau* a été assez souvent parodié. On rencontre dans un *Almanach poétique* fort peu connu, *Les Muses de la Saintonge*,[1] une parodie analogue à la précédente, intitulée *l'art de plaire :*

[1] Saintes, 1823, in 12°.

Un ſage ami, toujours rigoureux, inflexible
Sur vos défauts jamais ne vous laiſſe paiſible,
Il ne pardonne point un air embarraſſé ;
Il renvoie à ſon maitre un fat mal exercé,
De ſes ſauts vagabonds arrête la licence,
Et ne le laiſſe point bleſſer la bienſéance.
Votre jarret tendu ſemble un peu ſe roidir,
Ce bras eſt trop pendant, il le faut arrondir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent, ſur ſes pas, un pédant intraitable
A les défendre tous ſe croit intereſſé,
Et penſe dans les bals ſon honneur offenſé.
. . . .
Comme en ſots amateurs,
Notre ſiècle eſt fertile en ſots admirateurs,
Et ſans ceux que fournit la ville et la province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
Le plus mince ſauteur a chez les courtiſans
De tout temps rencontré de zélés partiſans,
Et pour finir enfin par un trait de ſatire,
Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire.

Une des plus amuſantes parodies qu'ait produites le commencement du 19ième ſiècle, à notre avis, eſt le *Virgile en France, ou la nouvelle Enéide.*[1] L'auteur, dans ſa préface,

[1] Poème héroi-comique en ſtyle franco-

a donné une très bonne notice sur la parodie, qu'il distingue fort bien d'avec le burlesque; mais dans laquelle se rencontre un *lapsus memoriæ* des plus extraordinaires.

" Henri Etienne, dit-il, qui florissait vers la neuvième Olympiade (!!) a été le premier inventeur de la parodie qu'on nomme *simple* ou *narrative*; Hégémon de Thasos, vers la 88ième Olympiade, est l'auteur de la parodie qu'on nomme *dramatique*, &c."

Il termine ainsi : " L'application des événements de nos jours est répandue dans tout l'ouvrage, pour autant que le texte original a pu le comporter,[1] avec les légers changements que j'y ai faits.

gothique, pour servir d'esquisse à l'histoire de nos jours, par Le Plat du Temple. A Offenbach, de l'imprimerie de Charles Louis Brede, et aux dépens de l'auteur, 1810. 4 vols. in 8°. Cet ouvrage est devenu très rare.

[1] Il avait d' abord publié en 1802, le *Virgile*

"Sans prétention à la palme de la
" poéfie, je me croirai trop heureux
" d'avoir remporté celle de la pa-
" rodie."

Le fommaire de deux des chants, et deux extraits feront fuffifamment connaître cette bizarre conception dont les nombreufes notes font, fi c'eft poffible, encore plus extraordinaires que le poème lui-même.

Sommaire du 2ième Chant.

Récit de la révolution de Troie, —Convocation des Etats-Généraux

dans les Pays Bas, ou le poème d'Enée travefti en Flamand. Bruxelles. 3 *vol.* 8°. Puis il donna en 1807 fon *Virgile en France, poème héroique,* &c. d'abord en deux vol. 8°. Brux. Weiffenbruck. Enfin parut à Offenbach, en 1810, le même ouvrage, en 4 vol. 8°, augmenté de notes des plus originales.

Il fit encore imprimer en 1814 des fatires en vers, contre Napoléon, fa famille et les principaux fonctionnaires de fon gouvernement.

—Emigration—Arrestation du Roi —Son discours à la barre—Fête à la Liberté !—Clôtures des temples—Criminels élargis—Sac de Troie par les Jacobins—Massacres—Tyrannie populaire—Mort du roi—&c.

Sommaire du 4ième Chant.

Histoire des amours de la reine d'Egypte—Elle consulte son confesseur—Avis politiques de son aumônier—Mariage devant un prêtre insermenté—Jalousie d'un roi nègre —Délire de l'amour—Arrivée d'un prélat tondu—Exorcismes—Soliloque philosophique—Triste suicide —&c.

Voici la parodie du passage :

Nec minus interea sociis ad littora mittit
Vigenti tauros . . . .

Cent dindons arrivés du sol de sapience,[1]

---

[1] Le pays de la Normandie.

D'Ardenne cent moutons, cent jambons de
Mayence,
Cent hectolitres pleins de vieux Château-
Margot,
Sont envoyés de ſuite à bord, au matelot.

. . . .

Cent paladins couverts de ſérique brodure,
Les Nomarques, les Beys, les chefs de pré-
fecture,
Le corps diplomatique, et les grands Alfaguins,[1]
Aſſiſtaient en coſtume à ces banquets divins.
Chez *Tailleur*[2] on ne vît jamais telles lippées ;
C'étaient des godivaux, Salmigondis, mattées,
Moutons aux nids d'oiſeaux, ſyriots, francollins,
Outardes, morellons, pluviers, ococolins,[3]
Cent eſtafiers dorés, ſous livrée amaranthe,
En vaſes criſtallins préſentent l'Alicante ;
Et les perles d'Aï, les rubis de Vougeot,
Diſputaient la Victoire au nectar Cypriot.

. . . .

Après l'arreſtation du roi, voici la manière dont eſt préſenté le paſſage :

[1] *Nomarque*, gouverneur d'une province en Egypte. *Alfaguin*, nom des prêtres chez les Maures.

[2] Traiteur à Paris ; rendez-vous des enfans de Bacchus et de Comus.

[3] Chacun de ces plats eſt expliqué dans les notes.

Perfidus ante dolis instructus et arte Pelasgâ,
Sustulit exutas vinclis ad sidera palmas.

. . . .

Un fieffé scélérat sorti de la poussière,
Jadis membre pourri de la Jacobinière,
Qui venait d'achever ses dix ans de prison,
Pour des crimes de faux et de rebellion ;
Menteur adroit dans l'art qu'on nomme populaire,
Levant ses viles mains vers l'astre de lumière,
Prit ici l'Eternel et le ciel à témoins,
De sa vertu civique et populaires soins :
O mes frères, dit-il, je fus une victime,
De ces devoirs sacrés dont on me fit un crime.
Ennemi des tyrans, je me vis arrêté
Pour avoir défendu la sainte Liberté.

. . . .

Obligés de nous borner à ces cours extraits, nous ne pouvons faire ressortir les détails comiques et amusants de cette nouvelle Enéïde, trop peu connue. Chaque chant est accompagné, sous forme de notes, d'un commentaire où se heurtent les idées les plus absurdes et les plus saugrenues.[1]

[1] Les biographies *générales* de Didot, de

Il faut mettre auſſi au nombre des bonnes parodies en proſe, de notre époque, celle *d'Atala*,[1] où les idées les plus bizarres de ce roman ſont très plaiſamment introduites, et marquées par des guillemets.

La Révolution de Belgique qui ſépara ce pays d'avec la Hollande, ne pouvait manquer de produire plus d'une parodie. Nous citerons entr'-autres, une ſcène de la Chambre des

Michaud, &c., ont négligé de faire mention de *Le Plat du Temple*. Quérard ſeul cite ſes ouvrages, dans la Bibliographie de la France, mais ſans indiquer de quelle nation était l'auteur.

Il eſt digne de remarque qu'en cent endroits, les vers de Virgile ont été remaniés, et que Le Plat en a ajouté des ſiens, pour rendre l'application aux circonſtances de La Révolution, plus juſte; de ſorte qu'on pourrait preſque conſidérer le texte Latin comme une eſpèce de centons.

[1] *Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire, &c. ou Lettres inédites de Chactas à Atala, par M. de Chateauterne. Paris, Dentu*, 1811, 8°.

Représentants, que le poète suppose se passer en Janvier 1841, lors de la discussion des fonds portés au budget pour les fêtes de Septembre, commémoratives de la Révolution. Les interlocuteurs sont *Abner-Devaux* et *Joad-Rogier.*[1]

Abner-Devaux.

Oui, je viens à la chambre apprendre son *pater;*
Je viens avec le ton d'un rogue magister,
L'exhorter à fêter la glorieuse histoire,
Qui nous fait à la cour si bien manger et boire.
Que les temps sont changés ! sitôt que des *Trois Jours*
Le retour s'annonçait par le son des tambours,
Du Parc orné partout de lampions fort chiques,
Les badauds inondaient les verdoyants portiques.
La Chambre en lésinant, change les lampions
En éteignoirs, et veut nous damer les pions.

---

[1] *Le livre du diable, recueil de satires et pamphlets sur les hommes et les choses de la Révolution Belge, par le poète Borain, Bruxelles,* 1848, 1 *vol.* 12°.—Ce recueil piquant est devenu rare.

D'enluminés ventrus à peine un petit nombre
Des verres de couleur oſent engraiſſer l'ombre ;
Le reſte pour le feu d'artifice et les mâts
De Cocagne, où pendaient jambons et cervelas,
A l'air de ne vouloir pas voter un centime,
Et prétend que tout çà, ce n'eſt que de la frime.
Je tremble, entre nous dit, que l'oppoſition
A vous même bientôt rognant la portion
N'achève ſa vengeance, en ce moment qui rampe,
Et ne refuſe enfin de l'huile à votre lampe.

Joad-Rogier.

D'où vous vient donc la peur d'un tel abaiſſement ?

Abner-Devaux.

Penſez vous au pouvoir briller impunément ?
Dès longtemps la Belgique à regret verſe l'huile
Dont vous entretenez votre étoile qui file

. . . .

De Theux d'ailleurs, *De Theux*, ce ſuppot de la meſſe,
Plus ſournois qu'éloquent, veut flamber votre graiſſe.
De Theux d'un portefeuille avide rechercheur,
Eſt l'ennemi juré des verres de couleur.
C'eſt peu que le front ceint d'une obſcure auréole,
Contre nos lampions il ait pris la parole,

Septembre l'importune, et son sacré toupet
Voudrait anéantir la mémoire du fait.
Pour vous perdre, il n'est point de ruse qu'il n'invente.
. . . . .
Et je crains que De Theux qui rêve votre chute,
De votre Ministère enfin ne vous culbute.

Joad-Rogier.

Celui qui mit toujours de l'huile aux lampions
Sait aussi d'un De Theux tromper les visions.
Confiant en ma ruse, en mes lumières feintes,
Je crains *tout*, cher Devaux, et n'ai point d'autres craintes,
Cependant je rends grâce au zêle officieux
Qui sur mes lampions vous fait fixer les yeux.
. . . . .

En terminant ce dialogue, Abner-Devaux prévient que l'on doit diminuer les dépenses pour ces fêtes, vu que le Budget est sans fonds, et le Pays sans argent.

Dans ces derniers temps les journaux français ont plusieurs fois mêlé des parodies à leurs articles sur la

littérature. En voici une aſſez heureuſe, extraite du *Figaro*, du mois d'Août 1869, et imitée du *Lutrin*, à l'occaſion du Sénatus-Conſulte, entrant dans la voie des conceſſions libérales :

. . . . .

Voici deux mois paſſés qu'un Sénatus-Conſulte,
Réveilla le Sénat dormant loin du tumulte.
On ſait que ce grand corps établit ſon ſéjour
Près de Monſieur *Ricord* au fond du Luxembourg.
Au bruit du Senatus qui vient troubler ſon rêve,
Le Sénat en pleurant ſur un bras ſe relève,
Ouvre un œil chaſſieux et d'une faible voix,
Laiſſe tomber ces mots qu'il begaye en dix fois :
" Sénatus ! que veux-tu ? quel beſoin a la France,
" De tant de libertés ! Ah ! parbleu, quand j'y penſe,
" Hélas ! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps
" Ou les Pères Conſcrits étaient tous fainéants,
" S'endormaient ſur leur ſiège, et fiers de leur étoile,
" Contemplaient l'araignée en l'air filant ſa toile !
" Ce doux ſiècle n'eſt plus. . . . .
" Je croyais que j'étais le gardien principal

" Et tranquille du vieux pacte fondamental:
" Je ne savais pas trop ce que ça voulait dire . . .
" Mais je ne faisais rien, et j'y pouvais suffire.
" Ah! nous avons buché; succombant sous l'effort
" Nous avons écouté *Devienne* et son rapport!
" Enfin j'ai terminé ma tâche! . . . .
" C'est fini; nous avons à cent quarante trois,
" Approuvé le projet, rejeté par trois voix,
" Trio récalcitrant qui contre nous se heurte,
" De Vincent, Girardin et Boulay de la Meurthe!
" Comme si, votant contre, il était à propos
" De reculer encore le retour du repos! . . .
" C'est fini. . . ."
Le sénat dont la crainte est passée
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
Et las de son travail, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, clot l'œil et se rendort.

Dernièrement M. *Rouher*, dans un de ses discours à la Chambre des Députés, tout en ayant l'air de donner de grands éloges à l'activité et aux travaux opérés par M. Haussmann, à Paris, le critiqua sévèrement sous le rapport financier.

A cette occasion, un journal publia

une plaiſante parodie de l'élégie ſi connue de *Millevoie* :[1]

De la dépouille de nos toits
Hauſmann avait jonché la terre;
Monſieur Rouher était ſans voix,
Et la Chambre était en colère,
De voir braver toutes les lois.
Triſte et tourmenté, notre Edile,
Plein de ſoucis inoportuns,
Vaguait dans ſon Hôtel-de-ville,
Si cher à ſes nombreux emprunts.
Mon hôtel, adieu ! je ſuccombe !
Les journaux frappent ſans ſurſis,
Hélas ! et chaque feuille tombe
Sur mon dos, à bras raccourcis.
Fatal Rouher, fatal Miniſtre,
Qui dans ton pladoyer pompeux,
Laiſſas tomber ce mot ſiniſtre :
Tire-toi de là, ſi tu peux !
. . . . . .
. . . . . .

Bien d'autres parodies encore ont paru en France durant notre époque;[2]

[1] On ſait que le Préfet de Paris avait été ſurnommé *le Baron de Mille-voies.*

[2] Voir *l'Improviſateur Français* (Paris, 1805,

mais pour ne pas dépasser les bornes d'un essai, terminons ce que nous avons à dire sur la France, par une courte notice sur la parodie dramatique dans ce pays, sujet fécond qui exigerait à lui tout seul, une dissertation, si on lui donnait les développements nécessaires.

Quoiqu'en ait dit *Lamotte*, en défendant sa tragédie d'*Inès de Castro*, un parodiste ne ravale pas plus une bonne tragédie que l'auteur comique ne ravale l'humanité. Il obéit à la nature particulière de son esprit, qui lui fait voir sous une forme plaisante ou grotesque, ce que d'autres ont considéré d'un côté sérieux. Cesdeux

12°· 20 vol.) où il y a au tome 14ième deux pages relatives à la parodie, et où l'on cite des vers de *Gresset*, blâmant ce genre, et deux couplets de *Ségur*, le vaudevilliste, qui en font l'apologie.

Dans le *Printemps d'un Proscrit*, de *J. F. Michaud*, dernière édition, l'on a ajouté une parodie des Amours des plantes.

aſpects ſont dans les diſpoſitions de l'eſprit humain, a dit *M. B. Jullien*, dans ſes *Paradoxes Littéraires de Lamotte.*

L'Agnès de Chaillot, parodie de *l'Inès* de ce dernier auteur, eſt regardée avec raiſon comme un modèle du genre. Il en fut ſi vivement offenſé, qu'il fit une ſortie virulente contre la pièce qu'il appelle "une "bouffonnerie où l'on eſſaie de "rendre la vertu ridicule."

Le parodiſte a fort bien ſaiſi les invraiſemblances de la Tragédie.

L'ancien Bailli de Chaillot, ſurnommé *le Juſticier*, a épouſé à 75 ans une boulangère de Goneſſe, mère d'un fils et d'une fille en âge de ſe marier. Agnès eſt la ſervante du Bailli dont elle a ſecrètement épouſé le fils Pierrot. Or ſon père veut le marier avec Conſtance fille de la Baillive. Comme Pierrot refuſe, il eſt condamné à l'exil au Miſſiſſippi ;

mais Agnès intervient, amène ses enfants au Bailli, prouve son mariage, et au moment où le père pardonne, Agnès meurt, empoisonnée par sa belle-mère.

A la fin de la pièce, lorsqu'Agnès vient dire au Bailli :

Enfin je vais parler, rien ne doit me contraindre ;
Je vais tout avouer ; Pierrot est mon époux.

Le Bailli répond à juste titre :

Mais pourquoi m'avouer si tard un tel forfait ?
Dès le commencement vous deviez l'avoir fait :
Vous dire de mon fils, épouse, et non maîtresse,
Mais vous avez voulu faire durer la pièce,
Pour étaler ici tous ces beaux sentiments
Que j'ai lus et relus cent fois dans les romans.

Agnès, imitant *les Plaideurs* de Racine, amène ses quatre enfans :

Venez, famille desolée,
Venez, pauvres enfans qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins.

Le Bailli réplique :

Et d'où diable a-t-on fait ſortir ces marmots là?
Ai-je dans ma maiſon des chambres inconnues?
Oh ! pour le coup, il faut qu'ils ſoient tombés
des nues.
Ont-ils pu parvenir à l'âge où les voilà,
Sans qu'aucun du logis ait rien ſu de cela?

Pierrot, voyant Agnès mourante, veut ſe tuer ; le Bailli lui retenant le main :

Oh ! mon fils, arrêtez !

Pierrot.

Pourquoi me ſecourir ?
Laiſſez vous voir mon père, en me laiſſant
mourir !

La Bailli.

Quel galimatias ! morbleu, quelle chimère !
Laiſſant mourir ſon fils, ſe montre-t-on ſon père?

. . . .

L'abbé Sallier fit reſſortir la valeur littéraire de la parodie, qui eſt, dit il, entre les mains de la critique le flambeau dont on éclaire les défauts d'un auteur qui a ſurpris l'ad-

miration. C'est la pierre de touche des pièces de théâtre, elle y distingue le bon or du clinquant.

L'auteur tragique le plus parodié fut *Voltaire*. Le premier volume des *Parodies du Théâtre Italien*, en contient une d'*Œdipe*, d'autres de *Brutus*, *d'Artemire*, de *Marianne*, et deux de *Zaïre*. Celle de *Marianne*, sous le titre du *Mauvais Ménage*, est excellente, et eut un succès aussi complet que bien mérité.

Les enfants trouvés, parodie de *Zaire*, suit de très près l'original, et en fait ressortir toutes les improbabilités.

Fatime.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Témire,
Vous qui pleuriez toujours, à vous voir jamais rire.
Quoi ! vous ne tournez plus les yeux vers ces climats.
Où ce vaillant français devait guider vos pas ?

Témire.

Le sérail aujourd'hui fait ma félicité.

. . . .

Lorſque *Diaphane* (Oroſmane) vient pour la conduire à l'autel, elle héſite, et comme il demande la cauſe de cette héſitation, elle répond :

. . . Il eſt affreux, ſeigneur, de vous déplaire ;
Laiſſez-moi vous quitter, je ne ſaurais mieux faire.

Diaphane.

Je n'y comprends plus rien ; pourquoi partir ſitôt ?
Dites-moi vos raiſons ?

Témire.

Je les dirai tantôt.

En effet elle revient ſans nul motif peu de temps après, et Diaphane, qui a réfléchi, lui annonce qu'il ne l'aime plus.

Témire.

Eſt-il bien aſſuré que vous ne m'aimiez plus,
Seigneur ?

Diaphane.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous aimai trop, que je vous abandonne ;
Que mes vœux, que mon cœur, que mes yeux éclairés . . . .

Que j'aimai . . . . que je hais . . . . Témire,
vous riez ?

Témire.

Seigneur, qui ne rirait de tout ce badinage,
De mon incertitude et de votre langage ?
. . . .

Le défaut frappant de la dernière scène est très bien saisi, lorsque *Zaïre* vient trouver *Nérestan* la nuit, et qu'*Orosmane* la tue, après lui avoir entendu prononcer à voix basse, ce vers rocailleux :

Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?
. . . .

Diaphane.

Je vais les immoler à ma juste fureur !

Témire (marchant dans l'ombre).

Est-ce vous, Carabin ?

Carabin.

Etes vous là, ma sœur ?

Diaphane.

Sa sœur ! ah ! j'allais faire une belle sottise !
Cet éclaircissement m'épargne une méprise !
. . . .

Dans la feconde parodie de *Zaïre*, intitulée *Arlequin au Parnaffe*, Melpomène traitée de folle par fa fœur Thalie, à caufe des invraifemblances, et du mauvais arrangement de la pièce nouvelle, parodie ainfi le célèbre paffage du *Cid* :—

O rage! O défefpoir! O fœur, mon ennemie!
Ne m'a-t-on applaudi que pour cette infamie!
Et n'aurai-je charmé nobles et roturiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Pleurez, pleurez mes yeux, fondez en cataractes,
Et noyez dans vos pleurs mes malheureux cinq actes.[1]

---

[1] Nous ferons mention ici, à caufe de fa rareté, d'une troifième parodie de cette tragédie; *Caquire*, en 5 actes et en vers. Dans le N°. du 10 Sept. 1869, *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* demandait fi Voltaire avait eu connaiffance de cette audacieufe parodie, dont la plus ancienne édition remonte à 1783. C'eft une facétie ftercorale de 48 pages dont il eft impoffible de citer autre chofe que les deux premiers vers :

La tragédie de *Médée*, de *Longepierre*, fut aussi l'objet d'une parodie qui passe pour excellente. Jason est transformé en *Zonzon*, *Médée*, en *Asmodée*, et *Cléon* est un seigneur de village.

Plus de cinquante pièces de ce genre ont été représentées par les

Je ne m'attendais par, jeune et belle Caquire,
A ces nouveaux besoins qu'un soudan vous inspire.

Mrs. Breghot et Péricaud, dans leur catalogue des Lyonnais dignes de mémoire, Lyon, 1839, in 8°, ont consacré quelques lignes à Mr. *De Combles*, auteur de *Caquire*, mais c'est à tort qu'il lui donnent pour père l'auteur de la traduction anonyme de la fantaisie paradoxale : *Concubitus sine Lucinâ*, contre partie de *Lucina sine Concubitu*. Celui-ci signait *De Combes*.

Caquire a un article dans la *Bibliotheca Scatologica*, publiée dans le *Journal de l'Amateur de livres*, tome 2, anné 1849.

Cette parodie fut réimprimée en 1853, dans un petit volume in 32°, ayant pour titre : *M . . . . ana*, édition revue par *Hilaire Legay*, pseudonyme.

comédiens Italiens ordinaires du Roi, pendant la première moitié du 18ième ſiècle. Encore ne fait-on pas mention de pluſieurs autres, dans la collection qui en a été publiée. On n'y rencontre pas *Scarron* qui s'amuſe dans *Jodelet, maître et valet*, à parodier les ſtances du *Cid*, ni *Bois Robert* qui pour divertir le grand Cardinal, s'attaque à la même tragédie. Il fit repréſenter une parodie du chef d'œuvre de *Corneille*, devant ſon Eminence, par des laquais et des marmitons, et lorſque *Don Diègue* demande à ſon fils :

Rodrigue, as-tu du cœur ?

le fils répond :

Je n'ai que du carreau.

On voit que ſi la parodie fit reſſortir aſſez ſouvent les défauts des pièces de theâtre, elle ſervit auſſi quelquefois d'arme à la paſſion et à l'envie.

En voici un autre exemple; parmi tous les libelles publiés contre Molière par les charlatans qu'il avait livrés à la risée publique, *La Critique du Tartuffe*, honteuse diatribe en un acte et en vers, est une parodie lancée par le parti des dévots et des cafards, où l'indécence le dispute à l'esprit d'une âcre méchanceté.

Les parodies théatrales, à la fin du siècle passé et aujourd'hui, ont pris une forme différente. On en fait des chansons ou des vaudevilles.

Desaugiers est regardé comme un des meilleurs parodistes dramatiques, et sa plaisanterie sur la *Vestale*, de Jouy, est fort bonne.

Voici quelques extraits de ce *Pot-pourri* en trois actes :

J'voyons un monastère
Où c'qu'un' fille d'honneur
Etait religieuse à contre cœur.
C'était monsieur son père
Qui l'jour qu'il trépassa,
D'sa fille exigea ça . .
Ha !

Quand aux règles du Monaſtère
  Un' fille manquoit,
On vous la j'tait tout' vive en terre,
  Comme un paquet.

. . . .

V'là z'enfin un bel homme
  Qu'alle avait pour amant,
Qui revient vainqueur à Rome,
  Avec ſon régiment.

. . . .

Dans c'pays là par bonheur,
La loi voulait qu'on choiſiſſe,
La Veſtal' la plus novice,
Pour couronner le vainqueur.
Tu r'viens comm' Mars en carême,
(Lui dit tout bas cell' qu'il aime)
Pour recevoir le diadême,
Du cœur dont t'as triomphé !
Il veut répondre, il s'arrête,
Il la regarde d'un air bête,
Et le v'la qui perd la tête
Au moment d'être coiffé.

. . . .

Enfin.

  Un ſerrement de main
  Lui dit : prends garde,
  On nous regarde !
Et v'la qu'elle lui met
  Un beau plumet.

A c'te nuit, j'te l'promets,
A c'te nuit, j'te l'permets.
Puisqu' la Çaremonie
Dit l'abesse, est finie,
Rentrez dans vot' dortoir,
Jusqu'au revoir,
Bon soir.

Silenc' ! Silenc' ! Silence !
V'là qu'la seconde act' commence.
Et j'vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z'au milieu.

On ordonne à la r'ligieuse
D'entret'nir le feu.
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu !

Dans les couplets suivants, Desaugiers suit pas-à-pas la marche du drame, d'une manière fort comique, jusqu'au moment ou la vestale va être enterrée vivante :

L'pauvre agneau descend dans la tombe,
Qu'c'est pain béni !
Sur sa tête l'couvercle r'tombe
V'la qu'est fini !

Mais patatras ! v'la z'un éclair qui brille,
Et le tout-puissant qui j'dis, n'est pas manchot,

Pour ſauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'noir chiffon qui pendait ſur l'réchaud.
. . . .
Tant y a que l'couple s'épouſa,
Et qu'chaqu' Veſtal' dit, voyant ça,
Quand eſt ce qu'autant m'en arriv'ra,
Alleluia !

Deſaugiers a fait encore pluſieurs autres parodies dramatiques qu'on a réimprimées aſſez récemment dans ſes œuvres.[1]

A l'époque où la *Lucrèce* de *Ponſard*, faiſait tant de bruit, on fit circuler en copies autographiées, une parodie intitulée : *Serre-feſſe*, en cinq actes et en vers. Cette pièce eſt, dit-on, fort bien conduite, et verſifiée avec facilité. Imprimé 864 in-8 140 ex.

Bornons ici nos citations des parodies de théatre. Les curieux trouveront de plus amples renſeignements dans la *Bibliographie drama-*

[1] Deux jolis volumes en 32°, très bien imprimés.

tique de M. *A. F. Delandine*, Lyon, 1819. Il eſt bon de faire obſerver toutefois qu'il n'eſt pas toujours dans les habitudes de l'auteur d'être très exact.

Si la France, dont la ſaillie et la vivacité forment un des traits caractériſtiques, nous a préſenté d'abondantes parodies, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais que la grave Angleterre en ait preſque produit de plus nombreuſes, ce n'eſt pas auſſi connu ſur le continent.

Dans ce pays, la Parodie a deux périodes bien diſtinctes. La première qui s'étend juſqu'au commencement de notre ſiècle, eſt preſque toujours écrite dans un but politique, et choſe remarquable dans un pays où le puritaniſme de l'époque de Cromwel a laiſſé des traces ſi profondes, c'eſt la Liturgie, ce ſont les prières de l'égliſe et les Livres ſaints qui prêtent leurs formes à cette parodie.

La ſeconde période comprend notre ſiècle qui abonde en parodies purement littéraires, compoſées dans le but de faire la ſatire d'œuvres poétiques célèbres, ou de les imiter d'une façon comique.

Dès 1600, dans une comedie de *Ben Jonſon*[1] et repréſentée devant la Reine *Eliſabeth* par les enfants de ſa Chapelle, l'auteur a introduit une parodie d'une des plus graves litanies du ſervice Anglican.

Phantaſte.

From waving fans, coy glances, glicks,
Cringes and all ſuch ſimpering humours,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

Amorphus.

From making love by attorney, courting
of puppets, and paying for new acquaintance,
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

---

[1] Cynthia's Revels, or the fountain of ſelf-love.

Phantaste.

From pargetting, painting, flicking,
glazing and renewing old rivelled faces
(*Chorus.*) Good Mercury, defend us!

. . . .

La même forme a été employée dans un parodie politique :

The poor man's Litany.

From the tax upon income, invented by *Pitt*,
Though the great ones contrive to lose nothing by it,
Yet we who have little, are sure to be bit.
Good Lord, deliver us!

From a workhouse where hunger and poverty rage,
And distinction 's a stranger to birth, sex or age,
Lame and blind, all must work, or be coop'd in a cage.
Good Lord, deliver us! [1]

---

[1] Voir sur de semblables parodies une collection intitulée *The Rumps, by the most eminent Wits, from* 1639 *to* 1661. London, 1662, in 8vo.

Collection of the Newest and most ingenious poems, &c. against Popery, in 4to.

Un eccléſiaſtique, le docteur *John Boys*, qui devint doyen de Canterbury, ne craignit pas, dans un ſermon prêché à la croix de St. Paul, d'y placer une parodie de la prière Chrétienne, pour exprimer ſon animoſité contre le Pape.

Un peu plus tard (vers 1647) on publia dans la collection de pamphlets de Robert Harley, Comte d'Oxford,[1] des formules religieuſes et des prières, imitées du Rituel, pour le rétabliſſement de pluſieurs membres du Parlement ſuppoſés atteints de la peſte.

Puritains et Cavaliers employaient largement la phraſéologie de l'Ecriture Sainte pour donner plus de piquant à leurs cauſtiques attaques, et ſe déchiraient en litanies railleuſes et en prières-parodies.

[1] *Harleian Miſcellany*, 2ième vol. de l'édit. de Dutton.

Le célèbre Lord Somers, qui contribua peut-être plus que tout autre à l'expulsion de Jacques II, inséra dans ses essais, une parodie de quatre des chapitres de l'Evangile de St. Mathieu : "New Testament of our "Lords and Saviours, the house of "our Lords and Saviours, The House "of Commons, and the Supreme "Council at Windsor."

On y voit "The genealogy of the "Parliament from the year 1640 to "this present 1648. The book of "the generation of *John Pim*, the son "of *Judas*, the son of *Beelzebub*," &c.

Un des exemples les plus spirituels en ce genre est : *Old England's Te Deum* par *Sir Charles Hanbury Williams*, un des beaux esprits et des hommes à la mode du siècle dernier.

We complain of Thee, O King; we acknowledge Thee to be an Hanoverian.

All Hungary doth worship Thee, the captain everlasting.

To Thee all placemen cry aloud, the Houſe of Lords, and all the Courtiers therein.

To Thee *Carteret* and *Bath* continually do cry:

Warlike, warlike, warlike Captain-general of the armies! *Brunſwick* and *Lunenburg* are full of the brightneſs of our coin.

The venal company of Peers praiſe Thee.

The goodly fellowſhip of Miniſters praiſe Thee.

The noble army of the Hanoverians praiſe Thee.

. . . .

O King, ſpare the people of England;

And now ſqueeze the people of Hanover.

Govern them as Thou haſt governed us,

And confine them to their turnips for ever,

And we bawl againſt Hanover, ever world without end.

Vouchſafe, O King, to keep us this year without thy Hanoverians.

O Lord, have mercy upon us.

O King, let thy mercy lighten our taxes, as our credit ſhould be in Thee.

Les publications de ce ſiècle ſont remplies de ces ſortes de parodies, et l'on en trouve d'amples détails dans les trois procès intentés par le gouvernement à *William Hone*, en 1817.

Ils ont été imprimés avec ses défenses, et contiennent des renseignements nombreux et intéressants sur l'histoire de la parodie, durant ce que nous avons appelé la première période de ce genre de satire en Angleterre.

Ces trois procès, et les défenses de l'accusé, publiés in 8°, furent recherchés avec une avidité telle, qu'avant la fin de l'année 1818, il en fut vendu dix-neuf éditions, disent les bibliographies. Néanmoins aujourd'hui les trois parties réunies sont devenues assez rares, et se vendent de dix à douze francs.

Presque de nos jours même, la tendance à employer les formules de l'église dans les parodies politiques, était si forte que le célèbre *Burke* n'hésite pas, à la veille d'une dissolution du Parlement, à parodier dans un discours à la Chambre des Communes, la formule de la prière pour les morts : " And now," dit-il,

" I hereby commit their body to the " grave, aſhes to aſhes, duſt to duſt, " in certain hope and expectation of " the glorious reſurrection which, " by its good deeds, it ſhall ſurely " ſee."[1]

Un prédicateur Calviniſte, populaire et de grand talent, le rever^d^ *Toplady*, perſuadé que les lettres de *Lord Cheſterfield* inculquaient une morale ſubverſive, en publia une parodie ſous la forme du *Credo* et des prières pour la cérémonie du Baptême. Ce morceau, malgré ſon exagération, réſume aſſez fidèlement les principes du noble Lord.[2]

[1] Dans un ouvrage intitulé : *Foundling hoſpital for Wit*, on trouve de même pluſieurs parodies ſur des textes de l'Ecriture ſainte.

The Chronicles of the Kings of England, préſentent auſſi un réſumé de l'hiſtoire d'Angleterre, en phraſes parodiées des livres des Rois, dans la Bible.

[2] Cette pièce eſt toute entière à la page 23 des *W. Hone's Trials*, troiſième procès.

20

Avant d'entrer dans la seconde période de la parodie Anglaise, nous devons faire observer qu'il y a quelques rares exceptions à ce que nous avons dit ci-dessus, que la première est entièrement politique, et prend les formes de la liturgie Chrétienne.

La plus remarquable de ces exceptions est celle du poète *John Philips*, mort en 1708, et qui a parodié Milton d'une façon très spirituelle.[1] Les circonstances vulgaires de chaque jour sont heureusement mêlées au ton épique des vers; la trivialité des mots est enchassée avec beaucoup d'effet; l'épigraphe est très heureuse; la comparaison entre les pantalons déchirés du héros, et un navire qui fait eau et qui sombre, termine ce petit poème de 143 vers, avec une majesté toute

[1] *Steele*, en parlant de cette pièce a dit, "it is the finest burlesque poem in our language."

claſſique. On croirait entendre l'exclamation de cet Eſpagnol qui diſait que ſa culotte ſe déchira avec un éclat pareil à celui que ferait le ciel et la terre, en ſe heurtant.

The ſplendid Shilling.

Epigraph.

. . . Sing heavenly Muſe
Things unattempted yet in proſe or rhyme,
A ſhilling, breeches and chimeras dire.

Happy the man who, void of cares and ſtrife,
In ſilken or in leathern purſe retains
A ſplendid ſhilling! he nor hears with pain
New oyſters cry'd, nor ſighs for cheerful ale:
But with his friends, when nightly miſts ariſe
To Juniper's Magpie, or Town-Hall[1] repairs,
When mindful of the nymph whoſe wanton eye
Transfixed his ſoul, and kindled amorous flames,
Chloe or Phyllis, he each circling glaſs
Wiſheth her health, and joy and equal love;
Meanwhile he ſmokes and laughs at merry tale,
Or pun ambiguous, or conundrum quaint:
But I, whom griping penury ſurrounds,

---

[2] Two noted alehouſes in Oxford.

And hunger, ſure attendant upon want,
With ſcanty offal and ſmall acid tiff
(Wretched repaſt!) my meagre corpſe ſuſtain:
Then ſolitary walk or doze at home,
In garret vile, and with a warming puff
Regale chill'd fingers . . . .
But if a ſlumber happily does invade
My weary limbs, my fancy, ſtill awake,
Thoughtful of drink, and eager, in a dream,
Tipple imaginary pots of ale;
In vain! awake, I find the ſettled thirſt
Still gnawing, and her plaiſant phantom curſe.
Thus do I live, from pleaſure quite debarr'd.
. . . .
Afflictions great! but greater ſtill remain.
My galligaſkins that have long withſtood
The winter's fury and encroaching froſts,
By time ſubdued (what will not time ſubdue!)
A horrid chaſm diſcloſe, with orifice
Wide, diſcontinuous; at which the winds
Eurus and Auſter, and the dreadful force
Of Boreas, that congeals the Cronian waves,
Tumultuous enter, with dire chilling blaſts,
Portending agues. Thus a well-fraught ſhip
Long ſails ſecure, or through the Ægean deep,
Or the Ionian; till cruiſing near
The Lilybean ſhore, with hideous cruſh,
On Scylla or Charybdis (dangerous rocks!)
She ſtrikes rebounding; whence the ſhatter'd oak
So fierce a ſhock unable to withſtand,

Admits the ſea. In at the gaping ſide
The crowding waves guſh with impetuous rage,
Reſiſtleſs, overwhelming ; horrors ſeize
The mariners ; death in their eyes appears ;
They ſtare, they lave, they pump, they ſwear,
they pray ;
Vain efforts ! ſtill the battering waves ruſh in,
Implacable, till, delug'd by the foam,
The ſhip ſinks foundering in the vaſt abyſs.

La parodie purement littéraire, en Angleterre, ne commence guère qu'avec le 19ième ſiècle. Mais dès lors juſqu'aujourd'hui il en parut un ſi grand nombre, que nous devons nous borner à en parler d'une façon très ſommaire.[1]

On en a formé pluſieurs recueils où l'on rencontre des pièces de mérite, compoſées par des écrivains de talent.

[1] A la vente de la bibliothèque de Mr. George Smith, Député Lieutenant des *Tower Hamlets*, vente qui ſe fit à Londres en Juillet 1867, et qui dura vingt jours, il ſe trouvait vingt-deux lots compoſés entièrement d'un nombre conſidérable de parodies anglaiſes, parmi leſquelles il y en avait de très rares.

Un de ces recueils, publié dans les premières années de ce siècle,[1] nous parait assez important pour que nous en indiquions le contenu. Le volume commence par une préface composée par l'ombre d'Addison aux Champs Elisées, et le premier morceau est une parodie des *Seven Ages of Man*, dans la Comédie de *As you like it*, de Shakespeare. Puis suivent des parodies, 2°, de *l'Allegro* de Milton ; 3°, de *l'Alexander's Feast*, par Dryden ; 4°, d'un passage du *Temple of Fame*, de Pope ; 5°, d'un passage des *Saisons* de Thomson ; 6°, de *The Passions, an ode for music*, par William Collins.

Une seconde partie du même volume commence par une introduction écrite par l'ombre du doc-

[1] *Posthumous Parodies and other pieces composed by several of our most celebrated poets, but not published in any former edition of their works. London, Printed for John Miller,* 1814, *in 8vo.*

teur S. Johnſon. On y trouve enſuite des parodies de la Ballade du *Vicaire de Bray*, de l'*Elegy in a Country Churchyard*, de T. Gray ; de *Retaliation*, d' Oliver Goldſmith, appliquée au diner donné annuellement par le *Speaker* de la Chambre des Communes ; une parodie des vers de William Cowper, ſuppoſée écrite par Alexandre Selkirk, durant ſon ſéjour dans l'île déſerte de Juan Fernandez ; deux autres de la 12ième Olympiade de Pindare, et de l'ode 8ième du liv. IV. d'Horace.

Le volume finit par une parodie très plaiſante du monologue de *Hamlet*, exprimant l'anxiété d'un homme endetté qui héſite à conclure un mariage de convenance.

To woo, or not to woo, that is the queſtion !
Whether 'tis wiſer in a man to ſuffer
The ſcrews and pinches of a ſtraiten'd fortune,
Or to take arms 'gainſt ſome rich widow's
ſuitors,

And by oppoſing, beat them? To woo—to
wed—
No more—and by a wedding ſay we ſilence
The creditors, and thouſand barking peſts
That ſnap at poor men. . . .
. . . .

Ce monologue a été parodié a pluſieurs repriſes. On cite comme une des meilleures celle de *Coleman :*

To drink, or not to drink, that is the queſtion!
Whether 'tis nobler for a man to ſuffer
The deſperate longings of outrageous thirſt,
Or take the bottle up, againſt a ſea of trouble,
And by drinking, end them? To drink, to
Stagger, no more— . . . .
. . . .

Juſqu' aujourd'hui ce morceau de Shakeſpeare n'a ceſſé d'être l'objet de mainte et mainte parodies ; mais nous ne nous y arrêterons pas ; continuous à indiquer les principaux recueils modernes qui en renferment.

D'abord ſe préſente un volume rare qui en offre des plus remarquables.[1]

[1] The Spirit of the Public Journals. London : Printed for James Ridgway. 1802. 8º.

Entr' autres celle de l'ode XIV. livre 1er des Odes d'Horace :

> O navis ! referent in mare te novi
> Fluctus, &c.

Britannia, while fresh storms are brewing,
I wonder what the devil you 're doing.
Put back to harbour, might and main,
Nor venture out to sea again :
Your hull's too tender long to last,
You're fain to try a jury-mast ;
Your tackle's old, your timbers crazy,
The winds are high, the weather hazy,
Your anchor's lost, you've sprung a leak ;
Hark ! how the rope and cordage creak !
A rag of canvas scarce remains ;
Your pilot idly beats his brains—

. . . .

Beware of shoals—of wind and weather,
And try to keep your planks together,
Or else the rav'nous sea will gorge,
And lodge you next the Royal George.

Les odes 27 et 34 de ce même livre, ainsi que la 16ième du livre 2, sont également parodiées d'une manière très classique, ce dont il n'y a pas lieu de s'etonner lorsqu'on sait

que le célèbre professeur *Porson* est au nombre de ceux dont les pièces ont été choisies pour former ce recueil.[1]

La dernière parodie de notre volume, celle de *l'Allegro* de Milton, est certainement écrite par une plume très exercée :

Off, blubb'ring Melancholy,
Of the blue devils and book-learning born,
In dusty schools forlorn,
Amongst black gowns, square caps, and book unjolly !
. . . .
But come, thou baggage, fat and free,
By Gentles called Festivity,
And by us rolling Kiddies—Fun ;
Freaks like these if thou canst give,
Fun, with thee I wish to live.
. . . .

Dans un autre collection, *The Rejected Addresses*, les frères James et Horace Smith ont parodié, souvent avec un véritable talent de poète,

[1] Voir sa mordante satire en prose, intitulée : *Orgies of Bacchus*, et signée *Mythologus*.

douze des principaux écrivains de l'Angleterre. Ce volume eſt trop connu pour que nous en donnions des extraits. Nous ne pouvons cependant nous empêcher d'appeler l'attention ſur la parodie de la bataille de *Flodden*, dans le ſixième chant du poème de *Marmion*, qui, lorſqu'elle parut, fut admirée par le critique *Jeffreys* dans l'Edinburgh Review.

Au nombre des parodies qui ſe trouvent dans les *Ingoldſby Legends*, Barham en a faite une de l'ode célèbre ſur les funérailles du général *Sir John Moore.* Lorſqu'elle fut publiée en 1824, elle parut aſſez belle pour que le Capitaine Medwin ſuggérât qu'elle était due à la Muſe de *Byron.* Sidney Taylor réfuta cette ſuppoſition, et reſtitua l'ode à ſon véritable auteur, le Révd. *Charles Wolfe.* Amuſé par cette diſcuſſion, *Barham* entra auſſi dans la lice et prétendit que la pièce n'était qu'une

imitation de l'ode originale du Docteur *Peppercorn*[1] en huit strophes, dont voici un extrait :

Not a sou had he got, not a guinea or note,
  And he look'd confoundedly flurried,
As he bolted away, without paying his shot,
  And the landlady after him hurried.
. . . .
All bare and exposed to the midnight dews,
  Reclined in the gutter we found him:
And he look'd like a gentleman taking a snooze,
  With his Marshall cloak around him.
. . . .
Slowly and sadly we all walk'd down
  From his room in the uppermost story ;
A rushlight we placed on the cold hearth-stone,
  And we left him alone in his glory.

Ce n'est pas seulement en Angleterre qu'on a discuté la paternité de cette ode célèbre : *The Burial of Sir John Moore.* On trouve à ce sujet toute une discussion littéraire dans

[1] Voir la dernière édition des *Ingoldsby Legends*, avec commentaire et explications historiques.

le journal *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 5ième année, page 693, et 6ième année, pages 19 et 106. D'après ces détails il paraîtrait que cette piéce n'eſt que la traduction d'une ode françaiſe compoſée á l'occaſion de la mort du Comte de Beaumanoir, tué en 1749, à la défenſe de Pondichery.

Ni le ſon du tambour, ni la marche funèbre,
Ni le feu des ſoldats, ne marqua ſon départ ;
Mais du brave à la hâte, à travers les ténèbres
Mornes, avons porté le cadavre au rempart.

De minuit c'était l'heure, et ſolitaire et ſombre,
La lune à peine offrait un débile rayon :
La lanterne luiſoit péniblement dans l'ombre,
Quant de la bayonnette on creuſa la gazon.

D'inutile cercueil ou de drap funéraire
Nous ne daignâmes point entourer le héros:
Il giſait dans les plis du manteau militaire
Comme un guerrier qui dort ſon heure de repos.

. . . .

L'une de ces deux odes eſt évidem-

ment une traduction de l'autre : mais quel est l'original ?[1]

Un ouvrage qui jouit d'une aussi grande popularité que les Légendes de Barham et qui rentre plus spécialement dans notre sujet, c'est The *Book of Ballads de Bon Gaultier.*[2] On y trouve des parodies de Lord Macaulay,[3] de Tennyson,[4] de Robert Mont-

[1] Voici la note du correspondant de *l'Intermédiaire :*—" The well known verses on the " death of Sir John Moore, attributed to the " Rev. Charles Wolfe, but never acknow- " ledged by him, are so similar to the above, " that it is supposed Mr. Wolfe may have re- " ceived the French stanzas from his relative " M. Wolfe Tone, after his return from " France."

[2] L'auteur principal, M. Théodore Martin, a pris une place des plus distinguées parmi les poètes de notre époque, par ses traductions en vers des œuvres d'Horace, et des deux parties du *Faust* de Goëthe.

[3] *Lay of the Colt* (Horatius, Lays of Ancient Rome.)

[4] *The Biter bit* (Queen o' the May), *The Lay of the Lovelorn* (Lockfley Hall), *The Laureat* (The Merman.)

gomery,[1] et de Mme Elifabeth Barrett Browning.[2]

Le poète *William Wordfworth*, malgré fon mérite inconteftable, a fouvent paru aux lecteurs d'une monotonie fatiguante dans fes defcriptions de détails infignifiants. Auffi a-t-il prêté le flanc à plus d'un trait de fatire.

Voici une parodie de fa pièce intitulée *Lucy*, qui critique ce défaut avec efprit et malice :

There lived amidft th' untrodden ways
 To Rydal lake that lead,
A bard, whom there were none to praife,
 And very few to read.

Behind a cloud his myftic fenfe
 Deep-hidden, who can fpy ?
Bright as the night when not a ftar
 Is fhining in the fky.

---

[1] Parodie du ftyle de cet auteur que Macaulay critique d'une manière fi févère, dans un de fes *Effais*.

[2] *The Rhyme of Sir Launcelot Boyle.*

Unread his works—his milk-white doe
With dust is dark and dim;
It's still in Longmans' shop, and oh!
The difference to him!

. . . .

Le style satirique était trop dans les habitudes de *Thackeray*, pour qu'il ne se fût pas donné le plaisir de la parodie. Ses *Miscellanies* en contiennent de fort spirituelles de quelques uns des romanciers contemporains les plus célèbres.

Signalons enfin un recueil récemment publié: *Puck on Pegasus*;[1] On y remarque des parodies de *Hiawatha*, de Longfellow, de *The Charge of the Six Hundred*, de Tennyson, et de *l'Horatius*, de Macaulay: "The "fight for the championship as told "by an ancient gladiator to his great-"grandmother."

Pour terminer ce que nous avons à dire sur la Parodie Anglaise, rap-

[1] Par H. Cholmondeley Pennel. London: Hotten. 1869, in 4to.

pelons que les journaux comiques de Londres, *Punch*, *Judy*, *Fun*, *The Tomahawk*,[1] ont donné à diverſes repriſes, des parodies des meilleurs auteurs anglais. Quelques unes ont un véritable mérite littéraire.

Dernièrement le *Punch*, publié en Auſtralie, a parodié d'une manière plaiſante le poème de Tennyſon, *Enoch Arden*.

L'Allemagne poſsède un nombre conſidérable d'ouvrages et de recueils de poëſie et de proſe comiques, burleſques, et appartenant au genre de la parodie proprement dite. Mais, ainſi que nous l'avons déjà annoncé au commencement de cet Eſſai, les auteurs qui ſe ſont occupés de cette dernière forme de

[1] Ce dernier journal a publié en 1867 et 1868 de très agréables parodies de Goldſmith, Macaulay, Tennyſon et Longfellow; et le *Punch*, du 19 Mars, 1870, nous préſente la parodie de trois des odes d'Anacréon, accompagnée du texte grec.

la littérature satirique, n'ont point cherché à distinguer la parodie, des autres genres de la littérature comique. Leurs explications et leurs définitions sont si vagues et si générales, qu'il nous a été impossible d'arriver à un résultat satisfaisant, à moins de lire un grand nombre des deux mille articles environ, du catalogue de J. Scheible,[1] ce qui nous est impossible.

Les allemands regardent comme un des chef-d'œuvres du genre qui nous occupe, les *Litteræ obscurorum virorum* qui excitèrent à leur apparition une hilarité générale, et firent rire Erasme aux éclats. L'i-

[1] *Komische Literatur der Deutschen*: *Geistliche und weltliche satyren*, *Epigramme*, *Facetien*, *sottisen*, *Hof- und volksnarren*, *fastnachtslust*, *Schwänke*, *Anekdoten*, *Spottschriften*, *Pamphlete*, *Farcen*, *Possen*, *Hanswurstcomödien*, *alte volksbücher*, *Parodieen und Travestieen*, *Abhandlungen und Dissertationen über lächirliche und Sonderbare Themata*, &c. &c.

gnorance et la ſuperſtition des ordres monaſtiques de l'époque, la lourde pédanterie des faux ſavants, le ridicule des formes ſcolaſtiques, ne furent jamais plus ſpirituellement raillées.

La bonne foi et la vérité y étaient ſi bien imitées, que des moines même crurent au commencement, que ces lettres étaient véritables, et écrites pour leur inſtruction. Auſſi le Pape Leon X. fulmina-t-il, en 1517, une bulle contre "cette œuvre d'écrivains "pervers, ayant perdu toute crainte "de Dieu, et des hommes."

Neánmoins, nous avons déjà dit, en parlant de ces lettres, les raiſons qui nous empêchent de les conſidérer comme des parodies, dans notre ſens.

Il en eſt tout autrement des trois petites pièces, publiées à Nordhauſen, en 1869, vraies parodies du *Lied von der Glocke, de Schiller*, de chacune deſquelles nous citerons une ſtrophe.

Der Punsch.

Auf dem recken mit der Kohle
Steht gescheuert blank und rein
Eine wundervolle bowle.
Was mag wohl darinnen sein?
  Wiszt, auf aller wunsch
  Trinken wir heut' *Punsch*,
Den die götter selber tranken
Nur mit namen Necktar naunten.

. . . .

Der Landkaffer.

Kanne! heute muszt du rennen
Heute kommet gast auf gast,
Und ich will den kaffee brennen
Den du mir geholet hast.
  Nun mal rasch und flink
  Mir die trommel bring;
Denn zu lange darf's nicht dauern,
Das nicht unsze Gäste lauern.

. . . .

Das Schweineschlachten.

In dem stalle stehn du Schweine,
Wohlgemästet, feist und fett,
Bei des nächsten morgens scheine
Kommen sie gewisz an's brett;
  Schickt zom Meister mir,
  Dass er früh umsechs,
  Sich mit seinen schlachtgesellen
  Zu der arbeit möge stellen.

. . . .

Un recueil à conſulter ſur les écrivains Allemands qui, ſans nous avoir laiſſé peut-être, des parodies proprement dites, ſont conſidérés comme parodiſtes dans leur pays, c'eſt *Das Kloſter*,[1] collection d'opuſcules curieux ſur la littérature comique de l'Allemagne. On y trouve une partie des œuvres comiques de Thomas Murner, de Johan Fiſchart, et d'autres écrivains du même genre.

La poéſie ſatirique et burleſque était en ſi grande faveur en Italie, dès le 16ième ſiècle, que des hommes auſſi ſupérieurs que *Laurent de Mé-*

[1] *Das Kloſter, meiſt aus der ältern deutſchen Volks-wunder Curioſitäten- und Vorzugſweiſe Komiſchen Literatur. Von J. Scheible.* Stuttgart, 1845. 12 vols. petit in 8°. remplis de gravures très curieuſes. Le même éditeur a publié deux ſuites à ce recueil, l'une ſous le titre : *Das Scaltjahr*, en cinq volumes, même format, l'autre *Der Schatzgräber*, en quatre volumes. 1846.

dicis et le célèbre *Galilée*, ne dédaignèrent pas de s'y exercer.[1]

Cependant la parodie y est si peu cultivée, que les auteurs qui traitent de l'histoire de la littérature, en font à peine mention. Le *Quadrio*[2] est le seul, à notre connaissance, qui définisse très bien la parodie : "Com-"ponimenti o proprii, o d'altrui, "applicati ad altro proposito, e vol-"tati in senso ridevole."

Néanmoins le reste du chapitre, après quelques mots sur la parodie grecque et latine, n'offre plus que de longs détails sur la poésie entremêlée de diverses langues, sur la poèsie macaronique, pédantesque, berniesque, &c., et ne parle d'aucune parodie Italienne.

Crescimbeni[3] n'en dit mot non plus,

[1] Ginguené, Histoire Littéraire d'Italie, tome 9, ch. 37.

[2] Storia e ragione d'ogni poesia, &c., tome 1, p. 176.

[3] *Istoria delli volgar poesia*. Roma, 1714, in 4°.

et il en eſt de même de *Giuſeppe Bianchini di Prato.*[1]

Nicola Villani[2] fait exception, et préſente quelques renſeignements ſur trois ou quatre parodiſtes.

Pier Vittori, rapporte-t-il, nous apprend que pluſieurs endroits des *Triomphes de Pétrarque* ont été parodiés dans la langue Toſcane. *Della Caſa* a fait la même choſe pour un grand nombre des ſtances de *l'Orlando Furioſo.* Enfin *G. Batiſta Lalli* a parodié quelques-uns des ſonnets de Pétrarque.

Villani cite une agréable parodie, en langue Bergamaſque, d'un paſſage des *Métamorphoſes* du poète *Anguillara.*

Ce qui confirme que les écrivains

[1] Trattato della ſatira Italiana. Firenza, 1729, in 4°.

[2] L'Academico Aldeano, Ragionamento ſopra la poeſia Giocoſa de' Greci, de' Latini e de' Toſcani. Venezia, 1634, in 4°.

Italiens n'ont guère connu la parodie proprement dite, c'eſt que les nombreux auteurs de *Capitoli* et de *Satire*, Burchiello, Berni, Mauro, Varchi, Molza, Grazzini, Firenzuola, &c. ne nous ont point laiſſé de pièces de ce genre.

Nous n'avons pas trouvé que l'Eſpagne fut beaucoup plus riche en parodies que l'Italie. D'ailleurs la poëſie ſatirique ne jouit jamais en ce pays, d'une très grande faveur.

Mais lorſque le caractère national commença à perdre de ſa vigueur, les poèmes héroïques, quoiqu'aſſez nombreux encore, ne trouvèrent plus d'écho dans l'eſprit populaire, et les auteurs, afin de lui donner un nouvel élan, remplacèrent la véritable grandeur par l'exagération. Or l'exagération de la dignité et de la gravité, eſt ſûre d'amener la parodie à ſa ſuite. C'eſt ce qui arriva en Eſpagne.

La quantité de poèmes et de romans interminables, où l'emphaſe domine, que ce pays produiſit au 16ième et au 17ième ſiècles, donnèrent lieu à la parodie, dans la ballade et ſur le théâtre où le *Gracioſo* parodie conſtamment le héros de la pièce.[1]

Néanmoins ce genre ne produiſit que peu de pièces. La plus ancienne eſt *l'Aſneida* (l'Anéïde), par Coſme de Aldana, qui mourut avant d'avoir achevé ſon poème, ſi ſoigneuſement détruit, dit-on, qu'on n'en connait plus aujourd'hui aucun exemplaire.

Une autre parodie Eſpagnole, en trois chants, fut publiée à Paris en 1604, ſous le titre de *Cintio Merctiſſo*, et dont le ſujet eſt la mort, les obſèques et les honneurs rendus à *Chreſpina Maranzmana*, chat de Juan Chreſpo. C'eſt une des meilleures

[1] Hiſtory of Spaniſh Literature, by George Ticknor. 3 vols. 8°. Trübner, 1863. Tome 2, p. 491.

imitations comiques des poèmes héroïques de l'epoque.

Alors que régnait cet esprit de satire, les classiques grecs et latins ne pouvaient manquer d'attirer aussi l'attention.

On trouve dans la *Mosquea*, ou le combat des mouches et des fourmis, par *Villaviciosa*, ecclésiastique mort en 1658, une spirituelle parodie de la tempête, dans le premier livre de l'Enéïde.

Le dernier poème de ce genre, au 17ième siécle, mais le plus renommé est la *Gatomachia*, ou le combat de deux chats pour l'objet de leurs amours. Cette fantaisie de *Lope de Vega* est trop étendue sans doute, mais on y trouve d'excellentes parodies de l'Arioste, de plusieurs poèmes épiques bien connus, et de quelques anciennes ballades. Même aujourd'hui cette pièce est peut-être une de celles qui sont lues le plus fréquem-

ment, de toute la collection des œuvres mêlées de *Lope de Vega*.

Dans la ſuite, ſous Ferdinand VI. et les deux Charles, ſes ſucceſſeurs, le déclin de la littérature en tout genre, fut rapide, malgré les efforts de Charles III. durant un règne de vingt-neuf ans.

La parodie littéraire diſparait enfin entièrement,[1] a moins qu'on ne conſidère comme telle, les ſermons du fameux prédicateur *Frère Gerund de Campazas*, par le père Iſla, qui mourut en 1781.

Frère de l'Eſpagne, le Portugal ne doit pas être oublié dans notre revue, quoique les Portugais ſoient en général, comme les Eſpagnols, d'humeur peu facétieuſe. Ils ſe ſont livrés rarement à cette joyeuſe humeur qui enfante la parodie.

Il n'eſt pas impoſſible, néanmoins,

[1] Voir *Eſpagne Littéraire* (par Nicolas Bricaire). 3 vols. 1774.

de trouver chez eux des spécimens de ce genre de littérature.

Si, par exemple, on parcourt les ouvrages[1] de cet infortuné Israëlite *Antonio Jozé da Sylva*, qui fut brulé à Lisbonne le 13 Octobre 1726, on trouve que s'il n'a pas fait peut-être de parodies dans l'acception réelle du mot, il a certainement le génie parodiste.

La Parodie, cette portion de la littérature populaire dont nous venons de présenter une esquisse, prend son caractère des circonstances morales et politiques de l'époque, et du pays où elle se développe.

[1] Voici le titre des quatre volumes qui composent la collection de ses œuvres, dont les premières pièces séparées commencèrent à être imprimées en 1736: *Theatro comico Portuguez, ou Collecçao das operas Portuguezas que se representaram na casa do theatro publico de Bairro alto de Lisboa offerecedas a' muito nobre Senhora Pecunia Argentina.* Lisboa, T. 1 et 2, 1787. T. 3 et 4, 1792.

Elle ſe modifie en conſéquence, et trouve le plus d'encouragement au milieu de la turbulence des diſſenſions civiles et religieuſes.

Les matériaux pour l'hiſtoire de la parodie chez les anciens, ſont très incomplets, car nous en avons perdu un grand nombre.

Chez les nations modernes, mais ſurtout en France et en Angleterre, ce genre a été cultivé de très bonne heure, et s'eſt reproduit durant tout le Moyen-âge, d'abord en latin, puis en langue vulgaire.

Nous n'avons pu donner qu'une faible idée de ce qu'oſaient les parodiſtes de ces temps, pour tourner en ridicule les mœurs, les coutumes et les uſages. Ce ſont ſurtout les moines et le clergé ſeculier qui ſont l'objet de leurs attaques.

Au quinzième ſiècle la parodie prend part à la grande lutte pour l'émancipation de la raiſon humaine,

si longtemps tenue captive par l'Eglise et la Scholastique.

Avec la Réforme, commence la période moderne de la Parodie, qui mériterait plus de développements que n'en comporte cet essai, car son histoire est plus utile qu'on ne croit, pour l'étude intellectuelle et politique des peuples.

Terminons par ces paroles de *Lenglet du Fresnoy*, dans son introduction à l'ouvrage de *Martial d'Auvergne:* "Ce ne sera pas, je crois, " une médiocre satisfaction à ceux " qui gloseront sur mes ouvrages, " d'appercevoir qu'ils en savent " beaucoup plus que moy. Je vou-" drois plus souvent leur procurer " ce régal. Car c'en est un très " délicat pour ceux qui aiment la " lecture."

FIN.

Du meme Auteur.

I.

MACARONEANA, ou Mêlanges de Littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. Paris, 1852. 1 vol. 8°.

II.

HISTOIRE DES FOUS LITTERAIRES. Londres: Trübner & Cie. 1860. 1 vol. 8°.

III.

ANALYSE des ſix premiers volumes de la SOCIETE DES PHILOBIBLON de Londres. 1862. 1 vol. 8°.

IV.

LE LIVRE DES VISIONS, ou le Ciel et l'Enfer décrits par ceux qui les ont vus. Londres: Trübner & Cie., 1866. 1 vol. 8°.

V.

HISTORICAL DIFFICULTIES and Conteſted Events. London: John Murray. 1868. 1 vol. 8°.

VI.

REVUE ANALYTIQUE des Ouvrages écrits en CENTONS, depuis les temps anciens, juſqu'au 19ième. ſiècle. Londres: Trübner & Cie. 1868. 1 vol. 8°.




